LES
PÉNATES D'ARGILE

« *SALUEZ CES PÉNATES D'ARGILE.* »

(LA FONTAINE)



A GENÈVE

CH. EGGIMANN & CIE ÉDITEURS

MCMIV

LES PÉNATES D'ARGILE

Saluez ces Pénates d'argile.
(La Fontaine)

GENÈVE
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE
Succ. de Ch. Eggimann & Cie.

LES PÉNATES D'ARGILE

Saluez ces Pénates d'argile. (LA FONTAINE)

ESSAI DE LITTÉRATURE ROMANDE

C.-F. RAMUZ
ADRIEN BOVY
ALEXANDRE CINGRIA
~~ADALBERT D'AIGUES-BELLES~~
C.-A. Cingria

A GENÈVE
CH. EGGIMANN & Cie ÉDITEURS

MCMIV

PRÉFACE

On voit au Musée Guimet un devant-d'autel japonais où sont représentés quelques jeunes gens, jouant au jeu des dames avec de petites pierres noires et blanches, contenues dans des vases.

On lit au-dessous : « La pluie froide tombe sur le rivage pendant la nuit de Go. A l'aurore, le mont So se montre très haut. Les amis intimes de la Capitale se réunissent en particulier et leurs cœurs rafraîchis s'unissent dans un petit vase. »

Ces paroles expliquent assez ce qu'ont fait les auteurs de ce livre pour les dispenser d'en dire davantage.

PREMIÈRE PARTIE

C. F. RAMUZ

LE LAC

I

Sur la terre étrangère (et, si toute terre est étrangère, où est-il le pays de nos désirs et quand y aborderons-nous ?) écoute la voix qui supplie en même temps que les branches souffrent du vent, jetant un cri à cause d'une même douleur ; écoute les larmes et le deuil, mais regrette et porte tes souhaits en arrière vers les lieux que tu as quittés, afin que ta pensée, sans cesse reconduite vers sa naissance, progresse selon ces lois qui lui vinrent en même temps que la vie de s'être élevée sur les rives du lac aux lamentations des vagues.

Tel est l'aspect que tu donnes maintenant aux espaces, quand, les imaginant selon que tu conçois la beauté, tu les ornes avec amour de toutes ses séductions et de son oubli : l'air est une musique et le soleil un bonheur et la plante connaît tes étonnements et les joies qu'elle te donne.

Il y a deux pays, là où l'enfance fut heureuse et là où l'esprit s'est haussé, et, comme ils sont semblables, aime le lac de l'amour que tu as pour toi-même parce que tu demeures en lui, avant que franchissant les degrés du ciel, jusqu'à la réalisation de ton rêve, tu grandisses en vertu.

II

Quand je regarde vers toi, comme il m'advient journellement par la pensée, puisque mes yeux sont privés de tes dons, (mais ils se hâtent vers l'instant qui nous réunira), ce regard par tous les espaces, à l'endroit des montagnes penchantes, connaît plus ardemment tes particularités, où l'espace atteint cette harmonie qui est de prolonger le ciel au-dessous des rivages et d'ouvrir sur nos têtes et sous nos pieds une double profondeur. Le mol entassement des eaux offre ses transparences comme un air qui se tourne en bas; j'y vois les nuages et je flotte à mi hauteur, considérant la montagne qui s'élève et se reprend, continue sa base par le mirage de ses verdures, et enfin, jusqu'à une cime nouvelle qui étonne par ses étages successifs, va s'épanouir, réalisée d'une manière aigüe, là où le soleil éclate une dernière fois. Et soit que je tende mes yeux horizontalement vers le rivage opposé, que je les dresse ou

que je les abaisse tu me donnes le vide plein d'azur comme un ciel élémentaire d'où je nais ; je suis le premier homme qui dépouille une à une sur la montagne bleue les inflexibles roches de leur divinité.

III

Impatient de l'espace.
(Th. Gautier.)

Je veux une fenêtre qui s'ouvre sur le lac et que ma maison soit bâtie sur une hauteur escarpée, afin que mes yeux ne s'arrêtent qu'aux montagnes, franchissant l'espace et s'y tenant suspendus comme des oiseaux de haut vol après avoir battu de l'aile. C'est là qu'ils aiment à flotter ou, poussant jusqu'aux neiges durcies qui sont au sommet des montagnes, atteindre où les pas de l'homme ne parviennent jamais. Car, que ce soit sur l'eau, comme les bateliers abaissent leurs rames en cadence, avec effort, et gagnant pas à pas sur l'étendue, ou encore, d'un seul bond, dans ces espaces dont gémissent les mondes amoureux, ô vide, comme tu nous entraînes vers ton centre inanimé.

Que ma maison soit sur les collines ; et qu'assis à ma table, je m'égare au-dessus des eaux tou-

tes les fois que je lève les yeux, alors qu'accroupi comme une bête et besognant avec sueurs, j'élève un désir vers ces légèretés qu'on trouve avec l'aisance du vol au milieu des étoiles ; et que, de ces cimes où je m'arrête, j'aille aux voiles au-dessous de moi qui se hâtent, mais qui sont immobiles à cause de la distance ; et que, gonflant mes joues comme un *Zéphyre*, je précipite leur course.

IV

Les désirs cessent en même temps que s'élèvent du large les vagues qu'excite un petit vent, comme devant un râteau le foin fauché ; en même temps que le soir ou le matin et toutes les heures, une à une trempent en passant le bout de leurs doigts dans l'eau lisse qu'elles frôlent du vol, riant de cette fraîcheur ; en même temps qu'une voile grandit laissant paraître et jetant aux yeux son bombement qui frissonne et sa quille de couleurs.

Car diverses par l'aspect qu'elles prennent dans leur fuite et le retour qu'elles font parfois, méditant d'aborder, les barques et les vagues nous ont pris avec elles et nous sommes allés, tandis qu'un soulagement naissait de cette course, comme une réalisation et comme un terme et l'oubli de souffrir est venu, nous étant satisfaits du peu qui nous était donné.

Nous ressemblons au sommeil qui vient aux

montagnes avec la nuit ; l'ombre et le nuage les enveloppent.

La surface ne souffre aucun relief, sinon du balancement des eaux, pareille à l'esprit qui laisse tomber vers le calme et l'apparence de la mort, les bondissements douloureux par quoi la vie exactement se manifeste.

V

CALME

Comme l'eau qui s'est détendue me l'enseigne par sa belle ligne droite d'une rive à l'autre qu'aucun relief ne vient briser, je veux que ma pensée retombe des aspérités, qu'elle s'élève et demeure allongée dans l'ignorance du vent. Après l'orage et l'effort qu'elle a portés vers le ciel, toute dépliée en divers endroits comme des vagues aigües, il est bon qu'elle connaisse les eaux dormantes et lisses pour qu'elle les limite dans son intérieur, quand le ciel est vide de souffles et que la montagne demeure en méditation. Ma pensée aura successivement la beauté de la force qui s'épuise et de la faiblesse qui s'avoue, l'une subite et brève, l'autre durable, et toutes deux fécondes, car maintenant elle est de celles qui renoncent souvent vers le soir, quand la fatigue la prend comme une feuille qui s'enroule. Elle

considère alors l'image du lac qui garde son espace dans l'immobilité où les vents le réduisent et comme il est menaçant parce qu'il va bondir à la plus petite invitation des cieux.

VI

Médite au bord de l'eau sur ces jours du passé qui reviennent sourire et se hâtent ensemble parmi les plantes aquatiques, ou plus lent sur le sable ils paraissent en foule comme une marée; pour qu'imitant l'aspect du soir et des vagues, les choses les reçoivent au milieu d'elles et que, de là s'élevant, ils s'élancent vers les cimes de ta pensée en même temps que les flots vers le tronc des saules qui sont sur le rivage.

J'ai connu l'heure de détourner ce regard qu'on porte en avant et cette connaissance inquiète ; j'excite mon désir vers les chemins derrière moi avec les vents et les couchers de soleil, ô montagne, me sentant si petit qu'il me faut au moins cette assurance d'avoir vécu, pour que je m'imagine, pareil aux piliers d'où les bateaux partent et s'amarrent et qui se meuvent en morceaux dans le balancement qui est la mort des vagues lointaines au rivage.

VII

LES VAGUES

Regarde les vagues se poursuivre et cesser, allongeant leurs griffes sur le sable, sans s'atteindre sinon dans le repos où elles tombent, saisies par un mouvement contraire qui est aux profondeurs et qui les remporte vers le centre des eaux d'où elles reviennent, reprenant ainsi, d'un élan qui est vain, leur course monotone; mais la lumière se fixe à leur cime et, quand elles se dressent elles portent du soleil à leurs fronts comme des soldats qui ont des casques d'or et qui vont à la bataille.

Parfois, au couchant, elles ont la couleur des trèfles en fleurs fauchés ; où quand le ciel est gris, elles sont grises et nacrées comme le dedans des coquilles d'huîtres, ou, quand il fait de la bise et que le ciel est clair, elles sont sombres, mouchetées de blanc; elles soulèvent le limon des rives, et le lac est ourlé de jaune.

Aimes-tu les vagues comme je les aime, parce qu'elles ressemblent à des petites filles qui s'amusent à courir en bandes en se donnant la main, et pour leur repos qui est doux comme après un long voyage?

VIII

MIDI

Repose et détourne tes yeux de la surface des eaux; va vers l'ombre, le buisson penche, cédant au poids, sur la rivière où des poissons restent suspendus, agitant la queue et repartent par secousses comme une navette aux doigts du tisserand, car le soleil rejaillit en gouttelettes et éclabousse le rivage; mais là des champignons oranges éclatent dans la mousse et une limace glisse d'une large feuille.

Nous entendrons le bruit de l'eau sur les galets, ce rire d'enfant qu'elle a sur ses dents blanches et le frémissement des frênes. Un pêcheur revient de pêcher et la cheminée de sa petite maison fume une mince fumée bleue; un oiseau est venu, et il a pris un ver dans son bec et il est retourné vers son nid; mais des nuages se défont sur les montagnes et tu passes ta main gonflée de veines sur ton front moite.

Repose et ne nourris plus d'autre dessein que de dormir au bord d'une rivière pendant que le lac s'évapore.

IX

> Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau.
> Juste Olivier.

Il est doux, quand on dort ce sommeil qui se dérobe à la durée, parce qu'il est sans fin, de percevoir encore ce murmure et cette cadence d'une eau retombante et sans cesse ramenée vers la pierre où je suis, déjà dispersé dans les racines des plantes; mais mon esprit erre encore dans l'espace qu'il lui est donné de parcourir comme à un oiseau selon ses ailes et mon âme balance un vol mesuré à la face des eaux.

Aussi, ne portez pas mon corps sur les collines, ni vers le nord, mais ici, sur le rivage, afin qu'il me reste cette chanson, comme, avant ma mort, celle du vent dans les branches et des vagues sur la plage et peut-être lui répondrai-je; car j'échappe aux yeux et je m'échappe à moi-même, mais au cœur de ceux qui demeurent, quand je m'en suis allé, pourquoi ne parlerai-je

pas, quand l'orage menace et que les mouettes rasent en criant la cime des flots, quand le crépuscule enveloppe l'étendue ou quand l'aurore noue ses mains roses autour du front de la montagne comme au jeu de colin-maillard.

Pourquoi serais-je muet, ô lac, puisque toi, qui ne comprends pas et qui ne t'es jamais connu toi-même, tu as, tour à tour, cette plainte alanguie et ces éclats de voix.

X

LES BERGERS

Je chanterai vers la mer de Sicile.
(Théocrite.)

« Viens t'asseoir sur le roc, ô Daphnis, et regarde. Mais ne crains pas que ton troupeau s'égare, car l'herbe est épaisse sur les pentes et voici l'heure où les vaches recherchent l'ombre des arbres pour y dormir. »

« Je suis de l'œil une barque sur le lac et le vent gonfle ses voiles, mais je ne vois personne sur la barque. C'est peut-être qu'ayant rompu son amarre, elle a quitté d'elle-même la rive, s'abandonnant aux vagues. O Ménalque, je suis las de passer les saisons à mesurer du regard un même espace, et personne ne paraît sur le sentier qui ait le visage d'un dieu. Que voit-on derrière nos montagnes ? »

« Qu'as-tu, Daphnis, que tu ne te contentes plus

du jeu de nos chansons mêlées? Et parfois nous rivalisions, soufflant l'un après l'autre nos âmes puériles dans le trou de nos flûtes. Cependant les jours nous inclinent vers de nouvelles fortunes et les nymphes aux croupes blondes se poursuivent sur les eaux. Elles tournent la tête vers la roche où nous nous tenons assis, mais l'abîme nous sépare tellement que leur sourire même ne vient pas jusqu'à moi. Alors je gonfle mes joues et j'épuise ma poitrine, afin qu'elles me connaissent au moins par le mérite de mes chants. Puissent leurs doigts jouer un jour dans mes cheveux bouclés, et ma bouche est pareille à une cerise. »

« Pourquoi n'y a-t-il personne dans la barque, ô Ménalque? J'aurais levé l'ancre et, couché sur le banc, je me serais laissé porter jusqu'au fleuve qui descend impétueusement vers la mer. »

XI

LE SAULE

Il y a un vieux saule tordu qui regarde son image dans le lac ; mais elle lui semble laide, car l'eau la déforme encore et la disperse au remous de ses vagues tant que l'arbre finit par ne plus se voir ; et il se regrette, encore qu'il se sache privé de beauté ; mais il est seul à s'aimer sous la figure où il se reconnaît, parce qu'on passe sans prendre garde à lui ou que les femmes ont peur, se jetant de côté avec un petit cri et croyant voir devant elles un pendu.

Et quand il ne peut plus s'admirer, il se tourne vers les peupliers qui sont rangés sur le rivage ; ils sont souples et ils cèdent au vent, balancés en mesure et agitant leurs petites feuilles vertes comme des fumées d'autel. Le saule s'étonne de cette façon qu'ils ont de ne jamais rester immobiles et, comme il est dans l'eau, ils sont dans

l'air où il attend debout, condamné au repos par la rigidité de son tronc ; alors il les méprise et rentre sa tête dans ses épaules comme un qui ne s'inquiète de personne.

CINQ POÈMES EN PROSE

LAMENTATIONS D'EOMÈNE

Ma vie est un ruisseau dans le sable, une plainte au désert, un battement d'ailes. Quand je regardais passer la troupe des faucheurs, j'enviais leur force et la joie qui monte pour eux des foins coupés et des nuques blondes des faneuses.

Vers le soir, j'étais assis, songeant à de vagues pensées, parce que l'heure et la brume enveloppent la ligne des coteaux.

La nuit, je me donnais à des rêves sans douceur et ils m'emportaient vers des rivages arides.

Et le jour je me secouais de moi, mais mon âme restait attachée à ma chair comme un vêtement mouillé.

Depuis j'ai perdu jusqu'à la force de souffrir : mes jours sont une grande route sans arbres sous un ciel d'hiver. Je vis d'une manière égale et sourde comme un bloc de rocher. Je demeure à la place où je suis et trois solitudes veillent sur mon tombeau.

Je n'ai pas de désirs, ma pensée est comme une femme morte et mon visage comme un morceau de bois. J'élève ma main humide dans le vent sans reconnaître d'où il souffle ; je laisse les nuages passer sans me jeter à leur poursuite ; et la nuit m'enserre sans que je tente de l'écarter.

Je connais l'apparence de la mort et ses secrètes jouissances. Je cède à ce balancement comme une branche brisée et tous les mouvements me viennent du dehors. Je suis silencieux et pareil à la cime d'une montagne où les oiseaux se posent en criant. Je me rappelle à peine le temps de mon enfance quand les femmes me portaient dans leurs bras sous les cerisiers au temps des fruits.

L'automne est dans les feuillages comme un feu sans chaleur. La saison s'allonge vers le repos comme un chien dormant devant sa niche, l'hiver me ressemble en oubli et en stérilité.

CANTIQUE

La mer est une grande tristesse qui se recommence et qui enveloppe autour d'elle les falaises et le rocher, et l'homme qui se tient sur le sable sent ce gémissement le prendre et monter de son cœur où il est assis.

La forêt est une voix repliée qui se développe subitement, gagne vers en haut, redescend vers sa source, éclate et tout à coup s'enroule; alors elle est comme un tombeau plein d'ombre et du parfum de la mort.

Contemple ton deuil et ta joie; mais ta joie est plus haute comme une alouette sur les moissons gerbées. N'imite ni la mer, ni la forêt : elles sont captives; mais toi tu vas vers les soleils.

J'ai eu un temps d'épreuve qui était comme une pluie, quand je demandais aux arbres : comment vous élevez-vous? J'aime votre cime dans le vent et vos branches qui se dénouent toutes ensemble avec des cris, tellement que vous paraissez

animés, selon que la lumière ou la nuit vous visitent. Mais voici, vos racines sont liées et l'oiseau rit de vous quand il s'envole. Et la mer porte son poids qu'elle soulève et elle retombe sous elle-même fixée par sa masse mouvante et trompeuse, parce que son mouvement la ramène d'où elle souhaiterait monter et battre par lambeaux les grands espaces de l'air. J'ai tenté d'élever ce corps et j'ai vu qu'il pesait; j'ai aimé la mer et les bois ; mais j'ai connu enfin l'esprit qui se libère. J'ai vu son aile plus vive surmonter l'aigle et le faucon, s'en défaire et prenant au large, rejeter le monde pâle et diminué, toute étincelante des étoiles sifflantes aux contours secrets du zénith.

**Ma nativité était du rocher
(Chateaubriand).**

Je suis né du rocher comme une source et mon cours m'a porté comme elle vers les vallées, diminué de hauteur, blessé de la chute et longuement étendu.

Ma fortune est venue des montagnes où elle est née; et elle a cessé en même temps que la pente quand la plaine l'a prise. J'ai souffert des longues lignes molles des terres basses à quoi le ciel s'unit par sa voûte qui pèse tout autour à l'horizon et de ne pas dominer la cime des arbres. J'ai été blessé par un grand vent que rien ne contenait, venu par bonds et circulaire, comme un enveloppement frémissant par quoi j'étais ébranlé, comme un choc continuel, comme une plainte assidue. Je me suis assis, j'ai écouté la naissance de l'herbe et la vie se produire à la tige des fleurs : je n'ai pas reconnu le rythme de ma vie. O terre étrangère, incapable du rocher et de saillir haut vers le ciel pour y saisir le

souffle et briser le nuage, ta ville est grande, mais sa masse est vide parce qu'elle s'allonge : je veux le cône aigu et le granit tranchant.

Je veux la naissance de l'aube et le soir aériens, pour qu'ils éclatent près des astres, glorifiés. Et je retourne à la montagne d'où je suis né. J'y vais par la pensée qui précède mes pas, messagère, et par la course de mon cœur ; j'y vis

ma meilleure vie quand mon corps s'abandonne ;
et mes mains sont comme des coupes vides.

Je regarde, ô montagne, ta cime qui est droite avec des facettes comme un miroir et tu es sur la vallée tellement soudaine et haute que tu flottes détachée, sous ta couronne de roses, comme une divinité.

A PHORMIONE

Tes pieds légers t'ont portée vers ma solitude sans que tu saches et malgré toi peut-être, à cause du dédain où tu me tiens et de la laideur de mon visage et je t'ai dit : heureux ce vent qui te pousse et le mouvement de tes jambes, mais qu'il est triste de n'être pas aimé !

O Phormione, je te voudrais tout entière et quand tu viens ainsi, c'est ton corps qui s'approche, mais ton âme reste aux endroits où elle aime à séjourner comme une petite vendeuse de fleurs au bord des ruisseaux. Et tu t'avancerais toute chargée et brillante des parfums qu'ont les larges violettes qui croissent sous les buissons dans les prés humides.

Tu t'avancerais et je reconnaîtrais ton amour à la couleur de tes yeux, ton plaisir paraîtrait à la grâce de tes gestes et l'impatience à la hâte de tes pas. C'est Phormione qui poursuit les abeilles dans le jardin de son père qui est vieux et qui la laisse courir.

Tu m'aimes ? Quel est le changement dans tes pensées ? Ou serait-ce moi qui suis changé ? Mon amour a-t-il fait qu'enfin je te ressemble ? Et qu'importe la cause si elle me vaut un sourire et ce don que tu me fais de toi ?

C'est ainsi que ma pensée échappée au présent s'en va sans cesse vers l'avenir qu'elle aménage à sa guise. Car les jours tristes la chassent et elle aime à se réfugier dans les songes qu'elle tisse autour d'elle avec du soleil et des fleurs. Quand elle se retourne, elle frissonne et elle espère en ta pitié.

DIALOGUE

« Assieds-toi sous l'ombrage, dans la fraîcheur et le frémissement de toutes les feuilles ensemble et dispose les plis de ta robe. Tu mêleras tes pensées au murmure de ta voix, comme on voit dans un ruisseau passer des pétales d'églantines. »

« Mon ami, c'est l'été qui m'accable. Tu sais combien je suis silencieuse et comme une source tarie. Mes inspirations me viennent de l'ombre, le soleil les dissipe. J'aime la ligne imprécise des pensées nocturnes. A cette heure, le parfum des roses est trop violent. Et vois pencher toutes ces têtes languissantes. »

« Mon amie, mon amie, tu es trop taciturne.

Tu as les yeux comme des croisées closes avec les lampes qui s'éteignent. J'aimerais à te voir sourire. Ou jouer avec mes doigts. »

« Connais-tu ma tristesse? Elle n'est plus de ce monde. Elle s'est haussée sur des vapeurs; elle

a gagné la cime ; elle s'y est posée. Oh ! pourquoi la rappelles-tu ? J'étais faible, j'étais trop faible, j'étais trop faible pour ici. Mon corps plie comme les branches d'un saule. Mon cœur se donne comme un fruit. Et je me suis réfugiée. »

« Petite, car tu portes ce nom comme un ornement, as-tu songé que j'étais près de toi ? Ces mains c'est pour te soutenir, et compte mes désirs qui t'entourent ; ils sont comme une garde fidèle ; fais un signe de tête : ils se prosterneront. Tu serais restée sans avoir à craindre ; mon amour a doublé mes forces. Tu serais restée à l'ombre pendant l'été ; tu aurais vu venir l'automne ; tu aurais attendu la nuit. Et puisque les ténèbres te sont nécessaires, j'aurais mis tant de baisers sur tes yeux que tu n'aurais plus vu le jour. »

« Mon ami, j'ai atteint de plus hautes ténèbres ; elles sont éternelles et elles resplendissent. Elles sont ardentes d'odeurs et parfumées de fontaines. Elles sont comme de grandes chevelures enroulées. Elles sont si profondes qu'elles sont comme un feu. Je ne participe plus aux formes transitoires, mais tout le temps m'emporte d'une manière indiscontinue et grave. C'est mon esprit qui voit ; c'est mon esprit qui sent ; et il est sub-

mergé de puissances nouvelles, d'où il s'accroît vers l'éblouissement sans fin.

« Mon amie, regarde les roses et l'ombre qu'elles font sur le mur. Regarde l'oiseau qui s'envole. Les abeilles rentrent à la ruche; les moutons suivent leurs bergers; un nuage monte des prairies. »

« Un soleil s'est formé d'une ombre concentrée et il tourne sur lui-même avec impétuosité. De grandes vagues de nuit bruissent parallèlement. Nous sommes en voyage dans la musique. Et la nuit même est mélodieuse où je m'élève, comme un rythme sort de la plus douce des cordes de la harpe. »

DEUXIÈME PARTIE

Adrien BOVY

LES FÉRONIES

A SANDRO

Les rêves d'autrefois refleurissent encore,
Et dans notre jardin aux chemins d'or sablés,
Où tous les souvenirs si chers sont assemblés,
Le soleil du passé brille comme une aurore.

Bientôt nous entendrons, comme jadis, éclore
Les odes que chantait à nos rêves troublés,
Nos rêves aux festins irréels attablés,
Horace, le poète à la lyre sonore.

Le jardin que revêt le ciel brodé d'azur
Nous offre son asile où vivre semble sûr.
Entrons ! dans l'air du soir il dort, sablé de rêves...

C'est là qu'il faut mêler le bruit de nos râteaux :
Bonheur conventuel, où nous verrons nos maux
Fondre comme l'écume éparse sur les grèves.

SOIR

C'est l'heure où dans le ciel pâli, flottent encor,
Ainsi que des vaisseaux, confiants en leurs ailes,
Des nuages aux voiles peintes, chargés d'or,
Voguant sur une mer attendrie et plus belle.

C'est l'heure où le vieillard, sentant passer la mort
Dans l'obscurité douce où Vénus étincelle,
Ferme les yeux pour croire et, se livrant au sort,
Renonce à s'attacher au monde qui chancelle.

C'est l'heure où l'on attend quoi que ce soit, n'importe !
Où l'on regarde si ne s'ouvre pas la porte,
Où l'on retient moins fort la laisse de la vie...

Où vide encor d'amour mon cœur jeune frissonne,
S'émeut, et rêve, en attendant que l'heure sonne
Où viendra l'Inconnue consolante et chérie...

VAGHEZZA

Bientôt nous reverrons dans l'ardente lumière
Rougir la vigne vierge aux baisers de l'Automne,
Et le vent réveiller par son chant monotone
La flamme de sarments sur le foyer de pierre.

Bientôt l'Automne, avec tous ses cuivres de guerre,
Et les brouillards légers, humectant son œil bleu
En un regard ému de tendresse et d'adieu,
L'Automne triste et gai, plein d'un brûlant mystère !

O Dieu ! quand je la vis, ô Dieu ! qu'elle était belle !
Et que Vous avez mis de folle vie en elle,
Et de désirs en moi, et de subite ardeur !

Qui donc m'a dépouillé de ma mélancolie ?
La coupe de l'Automne est pleine de folie,
Et dans sa cage étroite a rebondi mon cœur.

LE CITRON

Sur la mer sans espoir s'enfuit la caravelle.
Je suis triste malgré le soleil et le vent,
Et seul, car j'ai laissé Cassia sous l'auvent,
Dormant, sa tête d'or mise sur son ombrelle.

Je suis triste malgré la vie et l'amour d'elle,
Et malgré le fruit d'or que je goûte en rêvant ;
Tous mes désirs iront sur l'Océan, avant
Que jusqu'au sang je morde ainsi la vie rebelle.

J'ai ravi, Cassia, le citron de ta bouche,
Et je mords à mon tour le fruit amer et doux,
Sans y trouver la joie et les longs désirs fous,

Ni la saveur sans nom de tout ce que tu touches,
Dors, Cassia, tandis que je jette aux écueils
Le fruit amer et doux qui lasse mon orgueil !

PENDANT LE MASSACRE

Dans le ruisseau sanglant qui vient des hauts quartiers,
Je baigne mes pieds nus où s'attachent les mouches.
Il fait chaud. J'ai perdu ma branche de dattier.
Et brille dans la rue le soleil qui se couche.

Les chameaux sans travail labourent de leurs pieds
Le sol qui retentit comme un tambour farouche.
Comme eux, les yeux perdus au loin dans les charniers,
Je suis un rêve lent sans desserrer la bouche.

Distrait tel qu'endormi, les poings fermés, si bien
Que ni tous les cris, ni les trompettes, ni rien
Ne puisse ouvrir mes yeux avant l'aube attendue :

Rien n'effraiera le rêve enchanteur dont je vis,
Cependant qu'immobile et vieux, je suis assis,
Les pieds ensanglantés, sur le pavé des rues.

LES RAMEAUX GIVRÉS

C'est le temps des rameaux légèrement givrés
Qui se détachent sur des ombres d'un bleu pâle ;
Les légumes se sont flétris au potager ;
Le temps est beau ; le merle court ; l'âme se voile.

Dans la nuit froide et noire et qui semble un tombeau,
On sent parfois passer des larmes et des râles.
Mais le jour est si pur et le soleil si beau,
Et dans l'âme, l'amour brille comme une étoile.

Jouissons d'aimer encore et des derniers beaux jours.
Le temps coule et l'on sent que les désirs sont courts ;
La glace va saisir le torrent qui s'endort.

Demain l'hiver viendra figer notre folie,
Mettre son ciel brumeux sur l'œil ouvert encor,
Et marquer sur le front, pour le tombeau, ma vie.

A THING OF BEAUTY...

A THING OF BEAUTY...

Léonce Thiriol était à la porte de son petit jardin, au haut de la côte qui domine le lac, quand il vit monter son ami Canabel. De loin ils se firent signe, étendant les bras comme s'ils allaient voler. Ce geste leur était familier.

— A la bonne heure, cria Thiriol. J'allais envoyer te quérir. Ryère ne nous fera pas faux-bond, comme l'autre jour...

— Par cette chaleur, répondit Canabel, il faut pourtant du courage pour venir à la Capite. Quel soleil !

Léonce habitait une ancienne maison de paysans que Mme Thiriol avait fait aménager, conservant à son extérieur blanchi à la chaux ses

contrevents verts et son air rustique. Un large toit, soutenu par des poutrelles en triangle, la couvrait, portant son ombre jusqu'au bas des fenêtres du premier étage. A côté de l'escalier extérieur qui conduisait au salon, un ormeau avait poussé, qui dépassait la maison de toute sa tête et laissait retomber ses branches sur le toit, en courbes brisées. Les nuits de bise, ces branches, balayant les tuiles, empêchaient Thiriol de dormir.

Le portail du jardin n'était séparé de la porte basse et vitrée, que par une petite esplanade de gravier. Thiriol prit Canabel par le coude ; ils montèrent un escalier de bois, étroit, et qui criait sous le tapis.

Dans la chambre de Léonce, pesait la chaleur opprimante des après-midi d'été. Devant les deux fenêtres jumelles, il avait tiré de grands rideaux de toile liberty, qui tamisaient une lumière blonde. Dans cette atmosphère chaude, comme capiteuse, les objets, enfouis dans le silence, semblaient partager la torpeur qui s'emparait des êtres. Une vieille commode du XVIIIe siècle, trouvée chez un antiquaire de quartier pauvre, dormait, couverte d'une peluche bleue aux

passes argentées et chargée de livres, dans l'ombre lumineuse. Le long de la paroi opposée aux fenêtres, un divan invitait au sommeil; devant lui, la longue table portait des papiers, des pots de gouache, des photographies collées sur cartes, qui représentaient des tableaux de la Renaissance italienne, un encrier, des allumettes, quelques poires; enfin, laissant s'élancer les tiges presque droites des glaïeuls, un haut vase de verre lilacé, cerclé d'or. Des estampes anciennes, vues peu fidèles de monuments romains, des lithographies de Dévéria, des pastels récents de Thiriol décoraient cette chambre où l'on sentait les brusques passages d'une volonté sans cesse renouvelée. Nul désordre pourtant; ni poussière sur les meubles, ni papiers à terre. Canabel aimait ce contraste avec sa chambre à lui, si encombrée de papiers inutiles que la poussière s'élevait dès qu'on y touchait et que parfois la cendre de sa cigarette y mettait le feu.

Comme il venait presque chaque jour, son œil allait d'abord aux livres ou aux dessins nouveaux. Ce jour-là, c'était une petite édition, reliée en peau blanche, du « Paradis » de Dante. Il se mit à la feuilleter, n'écoutant pas ce que disait Thiriol.

Déjà, le dos contre l'armoire, il lisait à mi-voix comprenant en partie, devinant le reste, en jouissant de la beauté impénétrable des paroles.

On entendit le grelot d'une bicyclette.

— C'est lui ! dit Thiriol.

Tous deux, séparant les grands rideaux, se précipitèrent aux fenêtres. Ryère, vêtu de gris, leur répondait sans lever la tête, préoccupé de mettre sa machine à l'abri du soleil. Sur la route, à mi-côte, un automobile traînait un nuage de poussière ; et le Jura étendait son long dos uniforme et bleu, d'un bout à l'autre de l'horizon, audelà du lac que rendait aveuglant le long reflet tendu entre les deux rives comme un mince radeau de lumière. Le spectacle était aveuglant. Ils tirèrent à moitié les volets et refermèrent les rideaux.

Ryère entra, souriant et la main tendue.

Les trois jeunes gens, espérant obtenir quelque fraîcheur, décidèrent qu'ils resteraient dans cette chambre jusqu'à l'heure du thé, et liraient. Ryère ne connaissait pas «le Centaure» de Maurice de Guérin. Thiriol avait acquis récemment ses œuvres dans l'édition qu'en publia jadis G.-S. Trebutien, de Caen, son ami.

Léonce prit, sur la commode, ce volume fraîchement relié, aux plats marbrés en formes torses où le bleu, la couleur du dos, dominait. Il entreprit lui-même la lecture, assis sur une large chaise verte, dont le dossier montait, en fins barreaux, jusqu'à sa nuque. Canabel et Ryère s'étaient, selon la coutume, roulés sur le sofa, calés de tous côtés par les coussins multicolores, dans l'une de ces poses qu'on imagine aux anciens Romains digérant, sans quitter la table, leur copieux repas dans le triclinium.

— Silence ! dit Canabel.

Un frelon, derrière le rideau, entra par une fenêtre, sortit par l'autre.

La lecture commença :

« J'ai reçu la naissance dans les antres de ces montagnes..... »

A peine interrompue par quelques interjections admiratives, par certains gestes de Canabel qui soulignaient les plus beaux passages, elle se continuait, lente et brillante, emplissant l'atmosphère chaude de cette chambre par cet après-midi d'été, de la sonorité des paroles et de la majesté des périodes.

Thiriol lisait :

« ...L'usage de ma jeunesse fut rapide et rem-
« pli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne
« connaissais pas de borne à mes pas. Dans la
« fierté de mes forces libres, j'errais m'étendant
« de toutes parts dans ces déserts...

« ...Je me délassais souvent de mes journées
« dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-
« même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les
« surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille
« et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus
« des flots...

« ...Quand je sortais de leur sein, j'étais suivi
« de leurs dons qui m'accompagnaient des jours
« entiers et ne se retiraient qu'avec lenteur, à la
« manière des parfums... »

Cependant Canabel écoutait mal ; il eût voulu lui-même faire passer par sa voix plus nuancée que celle de Thiriol ces phrases en qui semblent monter et descendre les flots même de la vie. Il suivit d'abord le lecteur qui se hâtait ; puis son imagination, séduite par un beau passage, s'y fixait. Comme assoupi, il fermait légèrement ses yeux imbus de la lumière dorée de la chambre ; il oubliait, n'entendait plus rien. Enfin, il revenait, rappelé par une intonation plus forte, frappé aus-

sitôt par une belle image, qui, faisant surgir les souvenirs, l'emportait à nouveau : il avait, lui aussi, «respiré Cybèle», et sa jeunesse revenait en images au récit de celle du Centaure, qui agitait de tous côtés les riches présents de la vie. Il se voyait, avec Thiriol, écoutant le ruisseau couler au fond des ravins entre les arbres dont la brise rendait parlantes les frondaisons ; — étendus sur la moraine rose, chaude à leurs mains comme une chair vivante, ils croyaient s'emplir de la même force qui faisait croître les herbes autour d'eux ; le sang qui courait dans leurs veines semblait participer de la nature des sèves végétales qui montaient sous les écorces. En eux se prolongeait la vie universelle et ils eussent alors, comme Macarée, méprisé l'homme, être incomplet, centaure déchu, eux pour qui les extases caressées par le soleil avaient la saveur des colloques primitifs et fraternels avec les choses... Ainsi songeait-il, tandis que son tempérament voluptueux trouvait son compte à ce bercement, jouissant à la fois de sa propre rêverie, de la prose de Guérin, de la lumière ambrée, des reflets qu'envoyaient sur le papier de la chambre les couleurs du rideau ; du parfum des fleurs mêlé à celui des

cigarettes dont montaient les fumées en torsions lentes, dessinant des feuilles qui s'épanouissaient, bleues, autour d'élégantes nervures ; du long bourdonnement des mouches au dehors et des cris d'oiseaux ; du bien-être enfin qu'il éprouvait dans cette atmosphère chaude, calé par les coussins multicolores du sofa.

Thiriol achevait le discours que le vieux centaure Chiron tient à Macarée, quand une cloche sonna. Il poursuivit sa lecture jusqu'à la fin du morceau ; et, posant le livre sur la table, il dit :

— Le thé nous attend dans le jardin, où il fait sans doute moins chaud.

Ryère et Canabel se dégagèrent des coussins qui les enserraient, se levèrent, étirèrent leurs jambes. Ils se taisaient, distraits des choses par l'effort même qu'ils avaient accompli, d'entendre et d'imaginer. Canabel bâilla, mit le « Paradiso » dans sa poche, regarda en sortant une gravure que Léonce avait faite et qui représentait devant un monument deux Vénitiennes vêtues de leurs longs châles noirs et deux Anglaises en toilettes claires.

Ils sortirent.

Le jardin, à peine plus large que la maison, se

dressait en longueur sur la pente de la côte. Au bas, un prunier abritait une pompe ; ils tirèrent de l'eau, se lavèrent les mains et les donnèrent à sécher au soleil. Ils montèrent lentement par l'allée étroite. Le milieu du petit jardin était occupé par un pré planté de quelques arbres fruitiers. De chaque côté, montaient des plates-bandes où fleurissaient des fuchsia, des glaïeuls, des roses de septembre, soucis, anémones blanches. Les pommiers tordus jetaient leur ombre allongée dejà sur l'herbe courte, d'où s'élevaient quelques touffes de luzerne.

Au loin l'église sonna cinq heures. La chaleur était plus supportable ; et puis on était au grand air. Le thé était servi au haut du jardin sur une sorte de terrasse qui semblait faite à souhait pour un jeu de croquet. Il n'y en avait pas ; mais sous les deux grands noyers jaunissants, plantés sur une sorte de talus couvert de fougères, de ronces et d'églantiers qui dominait ce terre-plein, une petite table était dressée. Un broc rempli d'eau chaude fumait ; une feuille tombée flottait à sa surface. La nappe blanche, bordée d'une large bande rouge, avait gardé les traits du pliage. Une assiette était chargée de petits gâteaux. Thirio

servit ses compagnons. Le soleil çà et là faisait des taches blanches et un rayon tombait dans la tasse de Canabel, donnant au thé une teinte bronzée, si belle qu'il tarda à y verser la crème.

De sa place il voyait la maison très basse, car le jardin était au niveau du premier étage. Un fossé dégageait les fenêtres du rez-de-chaussée, de sorte qu'on avait accès dans le jardin par une passerelle. Les murs, quoique dans l'ombre, étaient clairs à cause des reflets de l'atmosphère lucide ; mais l'ormeau se découpait à contre-jour, noir sur le ciel vif. Vers l'ouest, où prenait fin le lac devenu presque blanc, on devinait, à des lanternes qui brillaient comme des diamants, la ville.

Canabel avait ouvert les yeux au rayonnement de ce jour qui déjà tombait, distrait, par la beauté de cette lumière, des idées qu'avait agitées en lui la lecture du « Centaure ». Cependant les trois jeunes gens parlaient de riens, à voix très basse, dans le silence de ce lieu, qu'accusaient les bourdonnements, les cris des passereaux, et le choc des cuillères sur les soucoupes de porcelaine. Puis par un brusque retour :

— Ce que j'aime en ce morceau de Guérin, dit

Canabel, c'est qu'il conserve le caractère propre d'une œuvre d'art ; cela, rien que cela. Art pur, joie vraie. Il brille de lueurs variées, dans sa toute nudité, comme une pierre enchâssée.

— Oui, une pomme d'or tombée dans le vrai jardin, dit Thiriol, et qui console de tant d'œuvres dont on ne sait si les auteurs veulent faire une œuvre de beauté ou de propagande : pièces à thèses, qui ne prouvent rien, romans à problèmes, après comme avant sans solutions...

— Pouah ! fit Canabel.

Ils se regardèrent et regardèrent leur ami, l'invitant à parler. Ils savaient que Ryère n'était pas éloigné de telles hérésies où le poussait, plutôt qu'une théorie d'esthétique, son grand amour des hommes. Et Ryère pensait vraiment que si Canabel et Thiriol avaient raison, de leur point de vue, ce n'était peut-être pas tout.

— Ainsi plus de livres utiles ? Aucun où l'art soit mis au service d'idées généreuses et nobles ?

— Non, clama Canabel. Ce seraient des livres immoraux ; et les belles œuvres ne le sont jamais. Que ce soit en faveur de la vertu ou contre elle que les choses soient arrangées, l'artiste qui poursuit une autre fin ne le fait qu'au détriment de

l'art. Il l'asservit ; au profit de quoi, peu m'importe ; je n'en tourne pas la main. Et c'est là une triste condition pour l'œuvre, dont il faut l'affranchir. Elle doit être libre, et ne pas connaître de but plus élevé qu'elle-même. Elle revient à ce d'où elle est née, sans avoir servi à d'autre idée qu'à sa beauté et à son existence. Des œuvres utiles ! Au sens mesquin et « utilitariste » de ce mot, je suis poussé à glorifier ce qui ne sert à rien et j'affirme qu'il ne saurait y avoir d'œuvre d'art qu'une œuvre inutile !

Ce paradoxe fit sursauter Ryère au point que, laissant sa cuillère tomber dans sa tasse, le thé rejaillit sur la nappe toute blanche et brûla la main de Léonce, qui, ramené de sa rêverie, offrit des gâteaux à ses amis.

— Explique-toi, dit-il à Canabel.

— Il y a longtemps, reprit celui-ci, que l'art serait disparu du monde (pour ne pas dire qu'il n'eût jamais existé), s'il était utile au sens où vous l'entendez, s'il était au service de quoi que ce soit qui ne fût pas lui. Les choses utiles en ce sens sont passagères, — ou méprisables. Elles sont comme ces ponts construits en quelques heures par les soldats et qui ne survivent pas à la guerre.

Seul ce qui est un but demeure ; seul ce qui est achevé, seul ce qui ne mène à rien parce que tout a mené vers lui, — l'Inutile !

— Ainsi, riposta Ryère, tu n'accordes pas de durée aux choses et aux idées les plus nobles ?

— Avant tout, aux œuvres qui en sont issues, répondit Canabel. Comme si l'on pouvait concevoir une condition plus enviable ! Je ne vois pas de noblesse plus haute que d'être l'objet des efforts humains, le consolateur des peines, le témoignage final des douleurs, des joies et des enthousiasmes ! Quand tout aura disparu, ceux à qui nous nous efforçons d'être utiles comme les chétives inventions que nous faisons pour eux, elles seront là les créations qui rendront présentes nos émotions et nos pensées, intactes malgré tout comme au premier jour dans leur orgueil d'inutilité.

— Voyez, dit Thiriol. La nature qui semble prendre à tâche d'illustrer les grandes vérités et souvent les plus contestées, n'oublie pas celle-ci. Son effort tend vers la beauté ; elle en revêt toutes choses et celles qui semblent les plus inutiles aux hommes comme à elle-même. Les plus grands exemplaires de beauté qu'elle nous mon-

tre, n'a-t-elle pas voulu qu'ils soient les plus inutiles, comme si cette affirmation que le beau et l'utile sont des tendances qui s'excluent, devait être rappelée sans cesse en images à nos yeux ? Ainsi, le soleil fait jouer sur la roue que le paon déploie en insolente manie de beauté pure et vaine ses lumières les plus rares. Et voyez nos jardins, où nous cultivons les fleurs que nous voulons pour elles-mêmes, les roses, les œillets, les lys, les pensées. De même l'œuvre d'art fleurit pour nous d'autant plus belle et plus durable qu'elle est moins soucieuse de son utilité. Elle se sait sous cette forme finie et définitive plus nécessaire que les idées mêmes dont elle s'est nourrie ; et je la compare à cette églantine qui s'ouvre et dont la beauté conclut tout le travail des aliments de la terre, des sèves qui s'élancent et de l'amour lui-même qu'elle enveloppe.

— L'art pour l'art, alors ? dit Ryère.

— Eh, peste ! reprit Canabel, pourquoi voudriez-vous donc que l'art existât ? Quel signe des temps que cette querelle, issue du désordre et de la décrépitude ! L'art pour quoi ? L'art pour qui ?...

— L'art pour l'homme, interrompit Ryère.

— Eh, sans doute ! Pour l'homme, pour assouvir ses désirs et ses adorations. Et c'est bien ce que veut dire la formule que vous poursuivez, si elle tend seulement à écarter de lui toute sujétion. Mais après cela, — et comme j'ai dit que l'art était inutile, — je proclame qu'il est indispensable et sacré !

Ryère ne semblait pas convaincu ; mais quand Canabel eut cessé, les trois amis se regardèrent de nouveau, surprenant sur leurs visages des sourires de bonne humeur. Ils prenaient plaisir à cette conversation sans frein où, sautant d'une question à une autre, Canabel lançait sous forme d'aphorismes des idées qu'il aimait. Il reprit :

— Seul, aujourd'hui, l'artiste a ce privilège d'agir, sans contacts méprisables, pour toutes les choses inutiles et sacrées. Que dire du prêtre ? Car il n'est plus — dans nos pays sans rites et sans liturgie, — qu'un professeur de morale et un entrepreneur de charité. C'est beaucoup et ce n'est rien. Il ne sacrifie plus, ne rend plus d'actions de grâces. Il a écarté le luxe ; il sait le prix des parfums et rougirait de les répandre. Seul l'artiste, poursuivant la beauté pour elle-même, ne s'inquiète pas de l'utilité des sacrifices ; il les

accomplit, imitant la nature qui fait éclore des fleurs dans les lieux où nul pas humain n'est marqué; il crée sans autre récompense que la joie, plus fier à mesure qu'il s'élève dans l'inutile et le divin...

— Et nous voici ramenés à Guérin, dit Thiriol.

Parfois une feuille, se détachant des noyers que jaunissaient les premières atteintes de l'automme, tombait en spirales capricieuses dans l'air immobile. La chaleur était moins vive; on commençait à sortir de la torpeur où avait plongé les choses et les êtres, l'air alourdi de cet après-midi d'été.

— L'art est un sacrifice, reprit Canabel, le plus coûteux des sacrifices : ce ne sont ni les vins ni le miel ou les encens les plus rares, ni les plus belles pièces du troupeau, — c'est la vie même du célébrant et son sang lui-même qui en font les frais; et c'est une prophétie, si tandis que monte la fumée vers l'azur, l'œuvre révèle aux hommes ce qu'ils ne voyaient pas...

— Oui, dit Thiriol; j'aurais peu à changer à tes paroles et je comprends ton dépit. C'est une manie de notre âge de tout considérer « sub specie utilitatis. » Tout a un but; tout est en pro-

grès : tout, même l'art, tout, même Dieu ! Car c'est une découverte de nos temps fertiles, celle que Dieu sert à quelque chose ; nul ne s'en était avisé jusqu'ici. Et Dieu...

— Et Dieu, cria Canabel, est l'absolu de l'inutile !

Son bras frappa la table. Les petites cuillères d'argent bondirent dans les soucoupes et une guêpe, qui goûtait au dernier gâteau, s'envola.

Comme ils riaient encore de ces dires et de l'ardeur de Canabel :

— Descendons, dit Thiriol.

Quand ils furent sous la passerelle, Ryère se pencha. Dans le fossé qui dégageait l'étage inférieur, le prunier de la pompe avait laissé tomber ses fruits, qui, en pourrissant, tachaient le ciment de petites marques brunâtres.

— Voilà des prunes bien divines, dit Ryère en souriant. Personne ne les a mangées.

— Quoi, dit Thiriol, nous ne t'avons pas convaincu ?

— Par exemple ! cria Ryère. Vous n'êtes pas sérieux

Ils rentrèrent dans la chambre de Léonce. Les glaïeuls dans le vase lilacé, cerclé d'or,

étaient un peu plus penchés. Thiriol ouvrit les rideaux, fit battre les volets. Le soleil descendait vers le Jura, derrière de longs nuages, qui semblaient vitreux comme des barres de fer chauffées à blanc. Un cheval, gardé par un enfant boiteux, s'ébattait dans le pré jaune et brûlé qui dominait la route.

— Je ne peux voir un animal, un poisson, une alouette, un cheval, — dit Thiriol, de la fenêtre où il était assis, — sans ressentir des émotions nouvelles, comme si, pour un moment transporté dans la condition de ces créatures, je vivais comme elles vivent, plus près que nous d'être mêlées aux choses. J'aimais, quand j'étais enfant, jeter ma ligne dans l'eau transparente du lac, moins impatient de voir s'agiter le ventre luisant d'une perche pendue à l'hameçon, que de suivre dans leurs hésitations et dans leurs promenades à travers les algues multiformes, autour des roches anguleuses ou sur le fond tacheté des galets, ces bestioles qui semblent s'appeler, se conseiller, qui ouvrent leur large bouche, donnent un coup de queue, s'en vont, reviennent, jouissant peut-être de la caresse que fait le long de leur corps flexible l'eau tiédie d'un beau jour. J'ai

cru sentir de même l'ivresse de l'espace, comme l'alouette qui vole en bondissant, très haut sur les champs de blé; et j'ai accompagné l'écureuil dans les longs espaces qu'il fait sans toucher le sol, suivant d'arbre à arbre le sentier tortueux des branches qui plient.

J'ai aimé, continua-t-il, celui qui a consacré à cette sensation l'œuvre que nous avons lue. Je ne vois guère de cheval, — fût-ce cette jument étique qui s'ébat, — sans mêler ma nature d'homme à la sienne et sans revivre les courses et les joies du Centaure qu'a chanté Maurice de Guérin...

— Que cette journée, dit Canabel, où la chaleur enveloppante a semblé tout confondre et donner au Tout la voix impersonnelle des bourdonnements d'insectes et des cris d'oiseaux, lui soit consacrée dans notre souvenir.

Léonce ne trouva aucune parole pour retenir ses amis plus longtemps. Il leur fit escorte jusqu'au point où la route rejoint le lac dont elle suit la rive jusqu'à la ville. Ils prirent congé à l'ombre d'un saule. Et bientôt Ryère disparut emporté par sa bicyclette.

En revenant seul, à pied, sur la route poudreuse, Canabel songeait à ce bel après-midi, en

ramassant le souvenir, afin que rien n'en fût perdu dans sa mémoire et que plus tard, il souffrît de ce rappel comme il souffrait aujourd'hui en pensant à leur vie joyeuse d'autrefois... Telles allaient ses pensées, quand, s'étonnant au toucher de sa poche, il en sortit le petit livre relié en peau blanche. Il l'ouvrit, — sachant que Thiriol était fait à ses distractions, — et cueillant au hasard, lut ces vers où Dante parle des rondes qui dansent diversement dans le ciel :

> Di quella ch'io notai di più bellezza
> Vid'io uscire un fuoco sì felice,
> Che nullo vi lasciò di più chiarezza ;
>
> E tre fiate intorno a Beatrice
> Si volse con un canto tanto divo,
> Che la mia fantasia nol mi ridice.

Et sans se soucier du vrai sens de ces paroles, mais les rapportant aux soucis de ce jour et à leurs propos, il se mit à bondir sur la route poudreuse, parlant à pleine voix et jouissant, dans la nature déserte, au bord du lac dont les vagues menues clapotaient sur les enrochements, de la sonorité de ses propres paroles.

TROISIÈME PARTIE

Alexandre CINGRIA

LES BARBARES

CHANT I

A M[lle] B. X.

L'été touche à l'automne : parmi les pampres, en les guirlandes pesantes des vignes, on distingue les grains du raisin futur; l'abondance et la lourdeur des grosses pommes luisantes, font fléchir, comme des arcs qu'on bande, les branches des pommiers; auprès de la poudre des chemins, les rosaces bleues des chicorées abondent toutes fraîches. Cependant le soleil, qui a jauni les prairies déclinantes chauffe encore tant, que les murs qu'il rend très blancs au milieu du jour, demeurent tièdes au toucher bien avant dans la nuit.

En haut d'un tertre planté de pins, Clet le berger, Arator le chasseur, adossés contre un roc, reposent. Ils ont les jambes sur une litière douce

d'épines sèches ; à côté de Clet, il y a son bâton ferré et sa gourde en calebasse ; non loin d'Arator, entre ses armes, gît une flèche où sont embrochées deux grives et une alouette. Le sommet du tertre est un plateau d'herbe courte, où l'armature rocheuse de la colline perce en des pierres polies ; les pins y poussent torves, lançant des branches latérales qui serpentent, couvertes de longues aiguilles massées en houppes. Au-dessous du plateau le terrain descend vite.

Les clochettes des chèvres que garde Clet, font toutes ensemble un carillon grêle et continu, qui monte et descend comme le flux d'un ruisseau ; il en sort, par instant, quelques notes plus distinctes, lorsqu'une des bêtes se rapproche du bouquet d'arbres. Des sonneries de vaches plus amples et plus chantantes y répondent sans cesse de tous les prés en pente.

Le terrain descend vite en-dessous de la colline, il descend jusqu'à la route d'Italie, cette ligne droite qui suit la vallée tant qu'elle dure, jusqu'à l'ouest, et se perd à l'est, entre les deux murailles des montagnes.

Du haut du tertre, on voit Hadriana qui se presse à l'intersection de la grande voie et d'une

route transversale. Près du carrefour de ces deux artères, qui creusent des tranchées dans les toits, on distingue un petit forum rectangulaire planté sur tout le tour de tilleuls ronds. Quoique la ville ait la forme d'une croix, quelques maisons après avoir passé le fleuve, se sont établies sur la berge, comme pour regarder couler l'eau ; d'autres se sont avancées par deux, par trois le long des chemins, et des groupes de nouvelles bâtisses ont poussé des tentacules à l'aventure. Aux alentours, les villas couvrant le pays, alignent des séries d'arcades au devant de constructions allongées, et ceignent leurs vergers de murs qui tracent des courbes blanches sur le versant des montagnes : et la dernière de ces villas entièrement rouge, sise à la lisière des forêts, s'appuie contre des conifères qui la dépassent, de leur faîte dentelé. Plus haut, quelques maisons se sont hasardées, et perchées sur les promontoires herbeux qui émergent des sapinières, elles veillent au-dessus de la plaine. Plus haut encore, les ruines terreuses d'un château-fort, construit par Jules César au temps où les révoltes secouaient les Létobriges mal civilisés, érigent un donjon qui domine tous les feux. Puis les forêts montent inviolées, étrei-

gnant comme des vagues tous les plis de la chaîne, jusqu'aux rochers; et ceux-ci, sans interruption font suivre leurs crénaux, leurs pinacles et leurs tours sur la voûte du ciel qui descend bien loin en arrière.

Au delà de la ville, le fleuve brille comme une épée; sous le ciel déjà vert, s'étendent les campagnes marbrées en des régions entières, par la projection des ombres que font les nuages qui passent; à l'horizon une montagne en trident conserve dans le creux de ses calcaires roses des plaques de neiges anciennes.

Hadriana des Létrobriges est une bonne petite ville, qui, figée dans une administration impériale immuable, vivote toute modeste. Peu lui importe que le siège de l'empire passe la mer pour s'établir en orient, que l'anarchie militaire renouvelle coup sur coup les maîtres de la terre, ou même que le pouvoir se dédouble, et que deux princes se partagent le monde : de nouvelles émissions de monnaies lui apportent le profil du dernier souverain, et la pièce, un instant regardée, va rejoindre de main en main les effigies des Césars défunts.

Pour Hadriana, les barbares sont un mythe, car elle est située au centre de l'empire ; deux persécutions déjà oubliées l'ont éprouvée jadis. Aujourd'hui les exactions de quelque proconsul cupide, et parfois le passage de troupes mal disciplinées, sont les seuls maux qu'elle puisse redouter ; aussi quoiqu'elle les craigne beaucoup, elle sait que ce sont des bobos dont on pleure sans larme et qui passés ne laissent jamais de marques.

La vallée, très large, est infiniment longue : elle sort au ponent, d'un grand lac, parmi les roseaux qui ouvrent l'estuaire du fleuve, et de là, elle monte insensiblement des milles et des milles, jusqu'à ce que le cours d'eau, devenu laiteux, s'étrangle entre des parois de granit et ressaute en cascades : il pousse des vignes sur le versant nord, tandis que, sur le versant sud, des pins descendent en forêt des montagnes, pour couvrir par places les moraines et les alluvions du fleuve. Vers la route d'Italie, qui monte oblique aux flancs d'un massif, les cimes sont inexplorées : le pays est giboyeux, les pâturages abondent ; quel besoin y a-t-il d'aller voir ce qui se passe sur ces rochers qui font peur ? L'Italie est là derrière ; on le sait : cela suffit aux Létobriges.

Le moment de rentrer les chèvres est venu. Clet se lève, rassemble ses bêtes et les fait dévaler dans une sorte de voie creuse qu'elles remplissent de leur masse fluide ; et les deux hommes qui les surveillent du talus, suivent des yeux en marchant le troupeau, qui comme marqueté de beige et de blanc, ondule sur toute sa surface au remuement des croupes. A quelques pas de là, le diacre Marcel qui passait par un bois de sapins, apparaît dans sa robe flottante en forme de cloche ; il salue les deux campagnards et se joint à eux. Au cours du chemin Arator les entretient sur la manière dont on dresse les pièges aux loutres. Mais comme le sentier, qui festonne au pied de la montagne, s'en vient à l'encontre d'un petit édifice blanc, Marcel semble inquiet : tout à coup, sans raison, il prie ses compagnons de biaiser par les prés, et ceux-ci, qui semblent comprendre, acquiescent sans demander pourquoi. Le diacre et Arator traversent le chemin creux pour remonter sur l'autre talus, et, tandis que le pâtre fait changer la direction de ses bêtes, ils l'attendent au milieu de terres brunes, où de grandes marguerites fleurissent en les blés moissonnés. Les chèvres arrivent serrées,

puis se dispersent en éventail ; alors le prêtre, le chasseur et le berger se dirigent vers la plaine aux sonneries des clochettes.

Ils peuvent déjà distinguer sur la route le réseau des dalles en polygones, qui s'emmèle et s'efface au loin, quand les trois temps croisés d'un double galop leur fait tourner la tête : ce sont deux cavaliers qui passent au balancer de leurs chevaux.

Le martellement des fers sur le granit s'atténue et les silhouettes s'amoindrissent, pendant que les montures sautent sans cesse de bas en haut, en piquant le sol d'un pied ; et les trois hommes qui ont levé les yeux au bruit de cette chevauchée, l'ont bientôt oubliée dès qu'elle est hors de vue. — Il y passe tant de choses sur cette route d'Italie, que l'on ne s'inquiète plus de quelque courrier lancé d'un camp établi sur les confins des steppes, pour apporter en quatre jours à la grand Rome, les nouvelles des marches de l'extrême ouest. A tout moment il en chevauche ; ils s'arrêtent au relais au milieu de la ville, restent muets quand on les interroge sur leur mission, et s'en vont pour répandre par tout l'empire les ordres de la capitale. Et l'hiver, qui n'interrompt

pas leur service, les voit surgir des brouillards au tintement d'une mule, le manteau sur la bouche et l'aigrette encore givrée par le froid des hauts cols, pour monter à cheval et disparaître sur la route blanchie, où les pavés polygonaux bombent sous la neige. — Aussi pendant qu'Arator reprend son entretien sur les pièges, le groupe continue sa marche tranquille en s'approchant d'Hadriana.

Mais depuis que Marcel a quitté le chemin, son visage reste triste ; car à la vue du petit édifice blanc, les souvenirs d'une scène qui l'avait bouleversé l'avant-veille, lui ont remémoré certaines idées noires.

Le petit édifice blanc était un oratoire païen hors d'usage. Depuis que le dernier fidèle en avait tourné la clef pour la serrer, on ne savait plus même où, ce temple avait pris rang parmi les choses inutiles, et demeurait comme un arbre mort qui se pourrit sur place.

Les plaques de sa coupole glacées de vert de gris se disjoignaient et se bosselaient ; les oves de son fronton s'empâtaient sous la fiente des corbeaux ; ses murs s'encraient de coulées noires et

s'empreignaient de taches oranges ; son crépi qui tombait en plaques dentelées, mettait à nu la brique. Mais la porte, barrée d'un madrier, était entée solidement dans le sol, et les hampes glauques des orties poussaient en buissons drus par devant les vantaux de couleur sang de bœuf.

En avant du temple, un autel déchaussé comme une tombe mal entretenue, inclinait sa tête encore calcinée par les suies des sacrifices. Puis par derrière, sur la pente au-dessus du toit, une statue de Junon presque entièrement déteinte, persévérait dans une pose archaïsante ; et les cheveux roux de la déesse surmontaient des chairs blémies, et ses pupilles seules noires, trouaient des iris blanchis, et ses vêtements, où quelque peu de rose persistait dans les plis, se polluaient de lichens.

Dominant, très sinistre, ces débris d'un culte enterré, cette statue portait le peuple à la superstition : au crépuscule, les regards atones de cette Junon, plus effrayante toujours immobile que si elle eût fait quelque geste, impressionnaient l'imagination : et la crainte était si forte, que le respect humain, qui dompte toujours les peurs, n'empêchait pas qu'au soir on évitait de passer devant elle.

Or, c'était à quoi pensait Marcel, quelques jours auparavant, alors qu'il suivait le chemin creux, dans la partie en-deçà du temple. Aussi avait-il ralenti l'allure, prêt à voir poindre l'édifice que lui cachait un pli de terrain, quand tout à coup son cœur se mit à ballotter dans sa poitrine : sur l'autel on avait allumé du feu... Puis Marcel sentit sa tête tourner et son gosier se serrer pour ne pas crier : non seulement, un feu palpitait sur l'autel, mais tout à l'entour des apparences horribles s'agitaient : comme aux temps qu'ont chantés les poètes profanes, les démons de l'ancien monde païen étaient revenus s'ébattre à la nouvelle lune.

Des êtres à figure faunesque, portant un corps blanc sur des pattes poilues, croisaient leurs pieds de chèvres, dansant en rond, tandis qu'ils marquaient les mesures par un chant sautillant. Un groupe de centaures assistait à quelque distance ; la plupart étaient nègres ; quelques-uns battaient des mains, d'autres grattaient la mousse avec leurs sabots, d'autres encore les bras en arrière s'épuçaient l'échine. Enfin de très laides harpies franchissaient à pieds joints, semblables à d'énormes moineaux, les degrés du temple.

Toutes ces larves étaient si réelles, que Marcel à bout de peur hurla comme un possédé : aussitôt les centaures se dispersèrent en étoile, tel un tas de mouche qu'on frappe d'un torchon, pour escalader la montagne et se glisser sous bois, les faunes en troupes bondirent à travers champs, et les harpies, après avoir battu des ailes et siclé, se formèrent en triangle pour s'envoler vers l'occident. Les croupes des centaures coulèrent un instant parmi les buissons, le vol des harpies resta visible pour un moment sur le ciel crépusculaire, les faunes s'évaporèrent très vite et le feu s'éteignit.

Le diacre vit encore deux centaures qui, accrochés à des hauteurs impossibles, le regardaient penchés sur le vide, se retenant à des branchages.

Enfin sur l'autel il n'y eut plus que des cendres ; et le paysage nettoyé de ces monstres reparut dans son ambiance d'idylle habituelle.

Marcel après avoir crié s'était mis à courir tout fièvreux jusqu'aux premières maisons. Là, il s'assit à terre, il tremblait encore nerveusement, mais n'avait plus peur : c'était fini, ils ne pou-

vaient plus lui faire de mal; de plus il y avait du secours à portée de main..... Alors comme le diacre était de caractère raisonneur, il voulut envisager son aventure pour la comprendre. L'irréalité de la chose et la rapidité avec laquelle le calme avait suivi ces manifestations démoniaques, le portait à croire qu'un trouble des sens l'avait illusionné. Il s'agissait donc d'une hallucination permise par la bonté divine, d'une de ces visions annonciatrices, telles qu'en eurent certaines personnes au temps des persécutions, lors de l'approche d'un triomphe infernal. Et comme César était chrétien, ce qui empêchait de croire à quelque massacre ou à quelque proscription, Marcel vint à se demander si l'Antéchrist n'allait point faire sa venue en ce monde, et si la terre n'était pas mûre pour la fin des temps.

Rentré en ville, le diacre n'eut pas le courage de raconter ce qu'il avait vu. Les occupations de son ministère l'absorbèrent promptement; d'un autre côté, la sensation de la vie positive dans la continuation de ses besognes habituelles atténuèrent ses souvenirs. Depuis, l'oubli s'en était mêlé, aussi Marcel ne croyait presque plus à l'apparition de l'avant-veille, quand la compagnie

d'Arator et de Clet le conduisit à passer à la même heure devant l'endroit de néfaste mémoire. Aussitôt, avant même que ses réminiscences lui fussent présentes, des tremblements nerveux, pareils à ceux qu'il avait ressentis le soir de l'aventure, le secouèrent de haut en bas. Et par peur de nouvelles visions, il évita le petit édifice blanc, entraînant hors de cette zone maléficiée le chasseur, le pâtre et les chèvres.

Les trois hommes n'ont pas fait cinq cent pas sur la route, que de nouveaux galops battent les dalles ; ce sont les mêmes coursiers qui repassent avec leurs chevaux tachés de sueur ; puis, au même instant, une compagnie entière, lancée à fond de train, défile en bon ordre, encadrée de ses officiers le visage tendu ; plus loin à l'est, de la poussière en fumée et des luisants d'armes, font prévoir un gros de troupe. Evidemment une armée est en marche à travers les cols des Alpes ; et Clet tremble pour ses chèvres, tandis qu'Arator curieux tâche de distinguer. Mais sortant de ses rêves, Marcel tressaille : qui sait si cet incident n'est pas lié à l'accomplissement de ce que faisait prévoir sa vision ?

Lorsqu'ils sont proches d'Hadriana, des rumeurs

de villes qu'on trouble viennent les surprendre. Elle, qui semblait si quiète en haut du tertre, à vol d'oiseau, pourquoi fait-elle entendre des claquements de porte, des aboiements de chiens, des voix, des appels et des sifflets ? — Un cri gémissant les fait sursauter... Puis ce sont des gens qui gesticulent en quittant leurs maisons ; d'autres qui courent avec des airs de fous vers le forum ; et le chemin de la basilique semble obstrué par une foule qui se pousse... des chars tonnent des roues et grincent des essieux, des cavaliers de l'armée vont et viennent en coups de vent, et des bourgeois embarrassés dans les plis de leurs robes chevauchent, quelques-uns sans selles, du côté de l'Italie.

Comme un groupe d'hommes accourt tête baissée, corps projetés en avant sous leurs draperies qui flottent par derrière, Arator, qui n'y tient plus, les interpelle :

— Oh ! êtes-vous fous ! Quest-ce que vous me faites-là ?

Un visage se lève, ne démentant guère par le désarroi de sa physionomie l'épithète du chasseur ; il paraît très étonné de l'allure calme des trois arrivants, puis l'homme sans

répondre tourne le dos pour rejoindre ses camarades.

Alors Arator avise un garçon, traînant deux bébés qu'il fait bondir tout geignants, et l'arrête dans ses bras afin de lui réitérer sa question. Mais le jeune homme le bourre de coups de pieds et les marmots braillent à tue-tête. Un char qui les frôle, sans crier gare, les écarte les uns des autres, et Arator lâche prise sans que sa curiosité soit satisfaite.

Sur le rebord de la route sont montées deux femmes ; les bras collés au corps elles observent la vallée ; Arator escalade le talus pour voir aussi ; mais à peine est-il en haut, que le village le plus rapproché d'Hadriana se met à flamber comme un feu préparé qu'on allume ; du village suivant s'échappent des bouquets de flammes ; plus loin, sur l'horizon carminé, des fumées distantes montent verticales.

Les deux femmes jusque là immobiles ont joint les mains sur leur tête, et de leurs lèvres des lamentations partent si désolées qu'elles sont presque résignées. Alors Arator qui est aux écoutes apprend la nouvelle terrible :

« Christ aie pitié de nous ! — Las ! Christ,

Christ ! — Las, Christ, aide-nous. — Ha ! les voilà, Christ ! — Les voilà, ils sont tout près de la ville.

« Ah ! Seigneur ! Seigneur ! les barbares !... »

CHANT II

Leur patrie était les dunes qui se renflent au bord des mers septentrionales ; ils galopaient en des étendues sablonneuses semées de buissons noirâtres et regardaient les ondes grises qui roulent des coquilles et des épaves.

Un jour il passa des hordes qui arrivaient du Nord en criant : « Rome, Rome. » Ils prirent peur et se cachèrent derrière les coupoles des dunes : quelques jours après, avec leurs femmes en croupe, ils partaient vers le Sud en clamant : « Rome, Rome. »

Leur venue fut un sujet d'effroi — ils étaient laids et se couvraient la tête de plumes. — Comme les villas avancées par delà des frontières avaient été délaissées à leur approche, ils se demandèrent si ce n'était pas quelques grottes excessivement belles. Plus loin ils traversèrent des bourgs et des villes dont les citoyens prenaient la fuite ou tom-

baient à genoux. Comme aucun soldat ne s'était rencontré sur leur passage et qu'ils ne voyaient que des Romains prosternés devant eux, ils en conclurent que l'empire était à leur merci. Par acquis de conscience et pour jouir de leur nouvelle force, ils massacrèrent quelque peu et pillèrent beaucoup.

Puis, de l'autre côté d'un fleuve qu'ils passèrent à gué, ils suivirent une route dans la direction du Sud. C'était une voie déserte, qui creusait un sillon à travers des forêts de sapins continues; ses côtés disparaissaient sous la mousse, tandis qu'entre les dalles l'herbe avait crû. Pendant trois jours ils ne virent personne; les pommes de pins qui chutaient à de longs intervalles et le bruissement que faisaient les écureuils en leurs jeux, augmentaient le silence en ces bois; et ces hommes des rivages, habitués aux ressacs des vagues, éprouvèrent une sorte de peur à entendre si fort leurs voix résonnantes.

Le quatrième jour, après une longue étape monotone, toujours en des sapinières coupées de ravins, ils découvrirent une prairie que la route passait sur l'espace d'un quart de mille. Joyeux d'avoir de l'air libre au-dessus d'eux, ils quittèrent

leurs selles et campèrent auprès d'un ruisseau, dont l'eau, froide comme la neige, leur parut délicieuse.

Le lendemain, à l'aube, comme ils dominaient la région, ils virent le soleil fulgurant se hisser derrière les ondulations bleues des forêts ; et ce spectacle, qui s'associait à leurs réveils sur les dunes, quand au petit matin le même soleil, comme poussé hors de la mer, venait colorer le sable, les attrista de nostalgies confuses.

Mais quand l'astre dégagé du contact de la terre vint allumer le haut de la clairière, les barbares jetèrent un cri : sur la lisière des sapins, ainsi que des boutons d'or sur l'herbe de Mai, trois casques d'or brillaient, et dressés sur leurs selles, trois cavaliers au bruit de la clameur, lancèrent des javelots. Les traits ronflèrent entre les groupes qui s'écartèrent et vinrent frapper sur le sabot d'un cheval qui hennit, au milieu d'un feu qu'il fit jaillir en étincelles, tandis que le troisième, se perdait au delà du bivouac. Cependant, à peine les barbares avaient-ils eu le temps de se reconnaître, que les cavaliers avaient dévalé sur les pentes et dépassé la route ; alors deux des hommes sauvages, qui se trouvaient être enharnachés, se

détachèrent de la horde pour se livrer à la poursuite.

On vit les deux barbares descendre dans les prés et commencer la chasse des chevaux blancs à qui les Romains faisaient décrire un cercle. Puis on vit les groupes s'approcher un instant, les têtes empennées de rouge, atteindre les casques dorés, et les croupes des cavales ennemies être frôlées par les naseaux des bêtes que montaient les barbares. Enfin l'on vit les fuyards disparaître dans une baie noire entre les sapins et les deux hommes découragés qui rentraient au trot vers leurs compagnons.

C'était la première fois que les barbares éprouvaient l'affront d'une résistance ; ils demeurèrent confus et partirent très vite en regardant de tous côtés. Ils étaient partagés entre la crainte d'autres embûches et le désir de saccager pour venger leur orgueil. Mais les forêts les entourèrent à nouveau de leurs déserts, et leur émigration avança d'une étape, sans qu'ils rencontrassent aucun être humain.

Le jour suivant, après quelques heures de marche, ils s'aperçurent que l'horizon s'abaissait

pour disparaître, comme s'ils avaient touché aux confins de la terre ; puis des taches bleu foncé s'insinuèrent par les trous des branchages, et soudain de grandes eaux vinrent s'arrondir au-dessous des forêts.

Sur la grève une petite ville renfermait en son cœur un bassin carré ; à droite une route suivait la rive, à gauche une autre route surélevée en chaussée en dessus de vastes marécages, fuyait en côtoyant les courbes d'un fleuve.

En ce lac, ils crurent revoir la mer, aussi se précipitèrent-ils vers ses ondes en criant. Mais de la ville, ainsi que si l'on eût été prévenu, des galères s'échappèrent grouillantes de peuple : une à une, elles sortaient d'entre les jetées, comme des hirondelles de mer de leurs nids, et s'alignaient sur la première, les rames en arrêt.

Quand elles furent prêtes, elles partirent toutes ensemble et s'éloignèrent parallèles avec leurs voiles croisées au vent.

Comme enragés de cette déconvenue, les barbares s'abattirent sur la ville pour la détruire entièrement. Et cependant que les galères étaient encore en vue, ils montrèrent aux fugitifs leur cité qui jadis se répandait en traînées blanches

sur le lac, devenir toute flamme et mêler des reflets d'incendies au revers bleu des vagues.

Leur fureur gavée, les barbares se demandèrent quel était le chemin pour Rome. Ceux qui pensaient être revenus vers la mer se décourageaient, quelques-uns voulaient suivre l'eau jusques vers les villes qu'ils voyaient s'échelonner en promontoire sur la rive droite, d'autres, remarquant que la route des marais était mieux entretenue, quoiqu'elle semblât vouloir entrer dans les montagnes, opinaient pour la prendre.

On cria beaucoup et l'on se battit un peu, puis on en vint à se disperser. La moitié de la horde s'éloigna le long du lac, cinq mille reprirent le chemin des forêts et dix mille s'engagèrent sur la chaussée, qui, dominant les champs de roseaux glauques, conduisait vers Hadriana.

Mais César veille ; César, le père de chacun dans l'empire, veille sur ses enfants. César lui-même, précédé de son gonfalon à croix rouge, a passé les Alpes au milieu de ses cavaliers, afin de préserver les cols.

Il surveillait les barbares depuis leur apparition sur les frontières à leur entrée dans les forêts,

et c'était lui qui les avait flanqués de patrouilles de cavalerie, qui les suivirent sur tout leur parcours. Mais par crainte de paniques, on n'avertissait les habitants des villes qu'à la veille de l'invasion. Maintenant que les barbares s'étaient disjoints, il les allait assaillir dans la vallée, tandis qu'un autre corps avait ordre de prendre entre ses soldats et le lac la horde qui marchait vers l'Est.

Tout Hadriana se presse autour de lui, on bouscule ses gardes pour demander sa protection, et devant ce peuple affolé, César s'attendrit : les mères ont moins peur à la vue de son sourire, et sa parole allume le feu du sang dans le corps des éphèbes. Les troupes sont rangées confiantes et fraîches, et devant toutes ces piques, la ville reprend courage.

César fait agrafer son armure, noue sa jugulaire et sort son épée, puis la tête baissée, les mains croisées, pendant que sa jument mâchonne son frein, l'empereur pria.

On s'était tu, puis les bouches s'ouvrent et l'hymne héroïque à St-Maurice retentit. Alors les cohortes s'ébranlent comme entraînées par le rythme alerte des strophes, et s'élancent vers le

champ de bataille. Les voix de la foule et celles des soldats se disjoignent, et bientôt de la ville et de l'armée s'élèvent deux chœurs distincts.

. . . .

A quelques milles, les barbares s'arrêtent interdits : ces montagnes qui les ont déjà tant surpris par leurs bizarreries, deviennent soudain musicales. Et du haut des rochers, les échos puissants renvoient à la vallée les louanges du Saint guerrier.

CHANT III.

Le soleil vient d'apparaître hors des ravines glacières et des tertres de cailloux roulés que recouvre la forêt de Sylvabrande; de ses feux, il éclaire le rebord d'une sorte d'entonnoir, dont le fond, lit d'un ancien lac, cache sous des herbes grasses, un reste de marécage ; entre les pins qui, sur les flancs du cirque, s'élèvent en forme de coupe, on distingue alors un tas d'êtres humains ; leurs corps gisent dans tous les sens, ce qui donne à croire que, tous massacrés, ils sont restés épars sur un champ de bataille.

Puis les rayons du soleil qui vont s'étendant les investissent ; les taches de lumière se traînent sur des plaques de sang caillé qu'elles fendillent, chatoient en s'avançant sur les chevelures laineuses et détachent soit un nez, soit une pommette cuivrée, sur un visage fondu dans l'ombre. Au grand jour qui succède à l'aurore, on peut les dénombrer ; ils sont là mille qui dorment ; en

ıchevêtrement des poitrines qui se soulèvent, :lques corps par place remuent dans le som-il, faisant tressaillir la masse, tel un fruit qui faisse en une corbeille débordante; la buée , sous l'action de la chaleur, s'évapore de leurs ements mouillés par la rosée tremblote au-sus d'eux ; et le tapage des oiseaux qui ne font : piailler depuis que cessa l'obscurité, ne les as réveillés.

Hagards de peur, ils ont erré toute la nuit ıs les bois, cognant de la tête contre les arbres, ıbant assis pour avoir donné dans une souche, ısant sur les pentes couvertes d'aiguilles sèches ›erdant contact les uns d'avec les autres. Enfin aube, n'en pouvant plus, ils se sont laissés ›ir de fatigue au bord de cet entonnoir.

De dix mille qu'ils étaient hier, ils ne sont s que mille. La veille, au matin, ils ont fui rant César dont les troupes les a vaincus.

)ans leur ignorance et leur présomption, ils aient avancés sans aucune tactique ; cependant nme le terrain était pierreux, ils avaient aban-ıné leurs chevaux habitués aux sables mous : plages, et les avaient remis en garde aux

femmes. Le combat fut si prompt qu'ils n'en conservèrent que de vagues souvenirs ; ils revoyaient seulement des lignes bosselées de boucliers ovales s'approcher squameuses, et d'entre les oves de ces pavois, tel lorsqu'on touche une guêpe son aiguillon surgit du corselet, des lames sortir et rentrer. César les enveloppa presque en même temps qu'il les abordait. Trop rapprochés pour user de leurs arcs, bousculés par les boucliers, ces hommes, qui ne s'étaient jamais attaqués qu'à des bêtes, furent pris de panique : au premier contact, plus de deux mille tombèrent, tant ils étaient inexperts à se défendre contre des hommes et inhabiles à parer les estocades des armes. Mille purent s'enfuir. Les autres, devenant aussi couards qu'ils avaient été superbes, se livrèrent à l'ennemi.

On dépouilla ces sept mille sauvages sans qu'ils offrissent de résistance. Ils étaient totalement égarés par la peur ; puis on les parqua entre des sentinelles, cependant qu'un détachement d'archers qu'éclairait un groupe de cavalerie fut chargé de pourchasser les fugitifs. Quant aux femmes, tandis qu'aucunes des plus courageuses avaient saisi le moment du sauve-qui-peut pour

rejoindre le parti qui s'échappait de la mêlée, la plupart aussi hébêtées que les hommes étaient restées sur place ; et des valets d'armes à cheval les poussèrent avec les hampes de leurs lances, vers le tas des prisonniers. D'un autre côté, les chevaux des barbares rendus fous par le fracas de la mêlée étaient partis de toute part pour ruer seuls à travers la campagne ; et les habitants d'Hadriana, les virent jusqu'à leur seuil, venir se cabrer, glisser et s'affaisser sur les dalles dures de la ville.

Le soleil, qui s'échappe des pins, de sa lumière devenue blanche inonde les dormeurs ; au chatouillement des pas que font les mouches sur les visages tachés de sang, une ou deux têtes émergent ahuries, sans que dans leur esprit se réalise encore la notion du temps et des lieux. En face d'eux, le cirque à contre jour s'enfonce dans une ombre couleur de fumée ; au fond de l'entonnoir verdoient des herbages clairsemés de roseaux.

Au bout d'un certain temps, les quelques barbares éveillés distinguent une chose qui s'élève lentement de l'autre côté de la moraine, une chose dont le chef se termine en croissant. La forme se

détache entièrement contre le ciel pour redescendre aussitôt, et d'autres croissants se haussent de même, pour, après s'être abaissés, couler sur la pente du ravin : c'est un troupeau d'aurochs, dont les corps pressés les uns contre les autres bruissent en se frottant ; ils s'en viennent faire gicler l'eau dans les bas-fonds herbeux ; se penchent et boivent en relevant de temps à autre leurs muffles ; et l'un d'eux, avançant la lèvre inférieure pousse un beuglement rauque qui se meurt en résonnant. A ce bruit les hommes sursautent, ce qui dénonce leur présence aux bêtes, et les yeux clignotants des barbares eurent encore la vision des aurochs cabrés et de leurs croupières galoppantes échappées parmi les troncs orange des pins.....

Des rires retentissent, beaucoup de têtes surgissent, on s'appelle, on se regarde, puis comme on est encore trop moulu pour être prévoyant, on paresse, le derrière sur les cailloux, et l'on jouit du soleil qui colore en roux les paupières que l'on referme.

Mais certains se souviennent d'hier, et, plus intelligents, ils quittent leur couche pour aller inspecter les abords. Cependant qu'ils furettent

de droite et de gauche, l'un deux fait un pas en arrière, et soudain brandit une sagaie, qui vibre et va s'enchevêtrer dans des entrelacs de ramées. A l'instant même, on aperçoit quelques cent pas plus haut, un cheval escaladant le terrain qui se dérobe. Les barbares comprennent, on les épie. Pour armer les arcs encore bandés de la veille, on saisit des flèches à la poignée, et à l'instant, une décharge de traits s'envole entre les arbres faisant tomber branchettes et épines, frappant des heurts sourds dans les fûts, brisant avec fracas les hautes branches latérales. Sous les projectiles, le groupe de l'homme et du cheval touchés par deux fois, s'arrêtent — un fer a percé la main qui tient la lance et l'autre s'est enfoncé jusqu'à la barbe de la hampe en la cuisse du cheval. — Mais au moment où la bête s'effondre, une troisième flèche se fiche en la tête du soldat, fendant en éclats son casque de cuivre : cheval et guerrier roulent la pente, et les cailloux ronds qu'ils entraînent font poudroyer la terre en fumée rose.

Alors recommence la panique et l'on court, l'on court, l'on court : les tertres surgissent et les falaises s'inclinent, les pieds pataugent dans les

flaques et les branches griffent les visages, et l'on se trouve à la base de la montagne. Entre deux polygones où des pins recoquevillés grimpent, semblables à des crabes, s'accrochant aux fissures, s'échancre un dévaloir. Sans s'arrêter, les barbares attaquent la pente raide et montent d'un pas forcément ralenti vers le ciel foncé qu'enserrent là-haut les deux tours pierreuses. Mais les têtes s'alourdissent, la sueur coule du front sur les cils, les jambes se paralysent et le cercle des côtes semble se rétrécir en écrasant les poumons. Finalement à mi-chemin, l'on s'affale sur les touffes d'herbes d'un ressaut ; les bouches halètent délicieusement et les yeux regardent mollement les nuages, les cerveaux ne pensent plus et presque toute la horde se met à dormir. Cependant, devant l'inertie de leurs compagnons, ceux qui le matin avaient déniché la vedette romaine, réagissent. Péniblement ils se hissent sur une saillie et luttant contre l'assoupissement, ils scrutent la plaine.

A vol d'oiseau, la forêt de Sylvabrande, bosselée de rondeurs harmonieuses comme un nuage d'été, s'étend jusqu'au champ de bataille, où l'armée romaine scintille tel un étang au soleil. Mais

ni ces choses, ni les blancheurs d'Hadriana, ni les villages calcinés par eux, qui peuplent la vallée, ne suggèrent aux vigies des idées mélancoliques ; ils ne pensent plus à leurs succès, dont les traces sont marquées par les faîtes noircis des maisons, ni à leurs frères prisonniers ou occis en les prés qu'occupaient les troupes, ni à leur fuite honteuse, dont la forêt pourrait témoigner.

Non, un seul intérêt persiste au milieu du sommeil envahissant : ils prévoyent qu'on est à leur poursuite, et leur esprit se concentre à observer l'entrée du couloir afin de clamer au moment de l'alarme.

Aussi, demandent-ils que l'on s'équipe pour continuer l'ascension : mais on ne leur répond que par des moqueries. — On a bien le temps, qu'est ce qu'ils ont à commander ? On dirait qu'ils ont le feu à l'échine. — Et les barbares demeurent couchés, broutent des fleurs et dorment le nez contre la terre.

Cette insouciance encore plus que leurs propos irrite les guetteurs ; ils enragent d'être immobilisés quand ils sentent l'ennemi ; et, les nerfs crispés d'impatience, ils fauchent les graminées de leurs lances frémissantes. Et voilà qu'à l'instant

surgit des bois un casque penché sur une crinière. La tête armée se redresse sur le cheval qui s'élève en sautant un fossé, des lances écartent les branchages et dix cavaliers à la queue leu-leu défilent par la trouée. Gesticulant, ils se désignent les barbares, et cependant, les archers qui suivent, apparaissent en foule, vomis par les échappées qui s'égrènent sur la lisière de la forêt.

Au cri des guetteurs, les barbares qui s'aperçoivent du danger se bousculent et se mettent sur pieds ; mais les jambes endolories refusent à porter le poids du corps et ceux qui sont blessés défaillent. Pendant ce temps, les archers se sont rangés à l'entrée du couloir. Disposés sur deux rangs, ils obéissent aux paroles d'un capitaine, et la simultanéité de leurs mouvements présente l'allure régulière des rames parallèles au flanc d'une trirème. Ensemble ils prennent une flèche dans leur carquois, ensemble ils l'encochent, et les bras s'élèvent, et les arcs s'arrondissent, et cent traits partent de concert au commandement du chef. Ceux qui guettaient voient le vol empenné des flèches franchir l'espace jusqu'auprès d'eux, puis s'incurver et tomber en pluie au-des-

sous, sur leurs camarades. Plus de quarante hommes touchés s'abattent et roulent pour s'arrêter, qui, la tête en bas contre une motte, qui, râlant le corps plié sur une branche où il s'est accroché ; quelques-uns, fixés en terre par une flèche, se débattent et des groupes de trois ou quatre cadavres ruissellent en cascade.

Ce spectacle révolte les guetteurs, et, pendant que la horde crispe ses mains contre le sol pour gagner du terrain, ils obliquent à droite et s'aidant de leurs épieux déchaussent un roc de sa cangue herbeuse. La masse branle, oscille, surgit de son enveloppe et tourne sur elle-même en bondissant : elle saute de roche en roche, faisant entendre à chaque heurt le bruit d'un fouet, tandis que les éclats qui se détachent d'elle, la suivent dans son mouvement giratoire, comme les satellites d'une planète. Puis pendant que les petites pierres se jettent sur les archers, dont elles férissent quelques-uns, elle tombe au milieu des cavaliers écrasant sous son poids un homme et son cheval. L'exemple aussitôt se propage et les pierrailles à foison, pétaradent sur la pente. Les archers veulent répondre par des flèches, mais les barbares sont déjà hors de portée. Alors les bou-

cliers sur la tête, les Romains se préparent à l'assaut, quand le chef les arrête : il se fait déjà tard et comme la nuit interromprait sûrement l'entreprise, mieux est d'attendre. Et le capitaine range ses troupes en croissant, pose des sentinelles et fait prendre les dispositions pour le bivouac. Puis une estafette détachée s'engage sous les futaies, pour faire rapport à César de la situation et demander des ordres.

Vers le soir, alors qu'Hadriana encore toute tremblante essaie de se remettre, des crieurs parcourent la ville pour annoncer que l'état de siège est levé et que les barbares ont été traqués dans les montagnes.

On sort des maisons. La ville n'avait pas souffert; du haut des terrasses, on entend le fleuve ronfler dans ses falaises sous un ciel de septembre tout chargé de rosée; au loin les lumières du camp romain font une auréole au-dessus des champs. Dans le silence, on entend haleter un cheval échappé, qu'on ne voit pas et qui galope en se frôlant aux buissons.

Mais sur la cime d'une des montagnes, des feux apparaissent comme des étoiles que décou-

vre un nuage. Et tel, au jour de la tempête, quand l'orage atténué ne résonne plus que sourd dans les vallées d'une autre région, on regarde les éclairs avec joie, en comptant l'éloignement croissant qui les sépare du tonnerre ; tel les habitants d'Hadriana, jouissent d'apercevoir si distants les bivouacs des barbares et de savourer la vie très excellente une fois le péril évité.

ÉPILOGUE

L'entrée du couloir fut fermée par une citadelle où l'on entretint une garnison permanente... Les barbares ne se montrèrent qu'une fois sur le col, du haut duquel ils jetèrent quelques rochers, et disparurent pour toujours. . . . .

Puis l'empire se fondit sous les hordes d'autres barbares, les premiers venant du Nord et les derniers plus civilisés, remontant des Syrtes. Et cependant les hommes qui s'étaient réfugiés par derrière les montagnes ne revinrent pas. . . . . .

Leurs descendants multipliés occupèrent la vallée, remontèrent ses ramifications, appuyèrent aux pentes des montagnes leurs demeures serrées jusqu'au glacier : mais une superstition héréditaire, la légende de certains démons d'airain qui se tenaient à l'entrée de la plaine, empêchèrent longtemps ces montagnards d'aller même jusqu'au col.

Et pour ce, de nos jours, il me plaît de re-

trouver une apparence étrange aux habitants de cette vallée, comme il me plaît de voir dans leur manière d'être actuelle leur origine barbare.

La toison qui garnit les joues de leurs vieillards appelle pour moi des sensations de vie sauvage et primitive ; leurs villages me font penser à ces chantiers de construction navale, où les barques et les navires sont soutenus par des séries d'étais obliques ; sur leurs croix tombales, je jouis en m'étonnant de certaines couleurs éclatantes et froides ; et considérant l'intérieur polychrome de leurs églises, je cherche en vain dans l'art oriental comme dans l'art occidental, quelque rapport avec ces teintes fortes qui jaillissent au milieu d'harmonies bizarres.

Genève-Florence
1903

IDYLLES TOSCANES

I

INCONTRO

A Volterre, sous une porte étrusque, les deux frères s'étaient donné rendez-vous : l'un est venu de Rome, l'autre de Paris, et tous deux se sont rencontrés à Volterre, au sommet d'une colline, sous les blocs cyclopéens de la porte étrusque.

Et Barthélemy qui gravissait la route entre des sortes de taupinières sablonneuses, voyait de loin Volterre ourler la montagne, et, malgré la chaleur, il était joyeux, car il se disait : « J'ai donné rendez-vous à mon cadet dans cette ville que le chemin de fer n'atteint pas ; sûrement, de quelque fenêtre, il me doit guetter sur les lacets de la route. »

Et Lancelot appuyé contre le mur de la pro-

menade des remparts observait la plaine gondolée qui s'étendait jusqu'à la mer, tandis qu'au-dessus des montagnes, de petits nuages fuselés étaient semés comme les fleurs d'une tenture sur le ciel; et sur cette plaine poudroyante, il tâchait d'apercevoir son aîné qu'il savait devoir être exact au rendez-vous, à Volterre, la ville étrusque, où les chemins de fer ne portent pas.

Puis le soir, après le repas de bienvenue, ils se promènent le long des murs; et la porte encadre la plaine devenue aussi bleue que du lapis jusqu'à la mer, jusqu'à l'île d'Elbe; la plaine aussi bleue que ces manteaux outremer des madones, pailletée comme eux de rais argentés qui sont des mares éparses.

Lancelot parle de Rome, des ciels de jades envahis de nuages d'onyx, d'améthyste et d'airain; de Rome et de ses grandes tristesses; de Rome l'incantatrice qui connaît des philtres étranges pour nous retenir auprès d'elle.

Barthélemy parle de Paris, des vagues huileuses et lourdes que traine la Seine sous les ponts qui se succèdent à l'infini, et des flots humains qui roulent sous la frondaison verte et compacte des boulevards.

Mais tous deux sont heureux d'être ensemble loin des paysages un peu troublants des grandes villes, sur cette éminence qui domine toute une région, en cette antique cité que les chemins de fer ne polluent pas.

II

ARNO

> Laudabunt alii claram Rhodon
> aut Mitylenen...
> (Horace I. VII.)

Je voudrais posséder ta langue métallique aux sonorités résonnantes, Horace, et sous ton inspiration je chanterai non l'Anio, non le Tibre ; non le Rhône que j'aime replié dans la Provence et baignant Arles impériale ; non le Rhin que j'aime moins, encore que je l'aie jugé grandiose jadis, alors qu'étudiants, nous y jetions nos coupes après boire ; mais je laisserai tous les fleuves pour célébrer l'Arno, l'Arno changeant et doux.

Je le chanterai par les matinées printanières, quand le vent léger, tel un brodeur oriental qui mêlerait des fils d'azur tendre et foncé sur une trame de vieil ivoire, fait chatoyer la soie du fleuve sous les ciels roses, tandis que vers les

confins de la ville, les arbres bourgeonnent aussi ronds que les nuages.

Je le chanterai dans sa livrée d'hiver (car pareil aux hêtres des bois, il change de robe suivant la saison) dans sa livrée d'hiver, quand des hauteurs on le voit ondoyer, aussi bleu que la mer, au milieu de la plaine où les cubes des maisons jonchent les prairies blanchâtres.

Je le chanterai au crépuscule; je dirai ses nuances de pierres aux vertus occultes, de béryl, d'opale et d'aigue-marine, quand il s'attarde en la banlieue de Florence entre des langues de limon qui semblent l'enfièvrer, comme si son âme pure et guerrière succombait à des tentations qui l'auraient troublé aux abords de la ville.

Et je chanterai ses bateaux, ses barques noires en forme de cosses incurvées aux deux bouts, ses barques avec leurs gouvernails à barre blanche. Je chanterai ses bateaux massés dans les criques boueuses comme un tas d'animaux fluviatiles; ses bateaux qu'on pousse avec de longues perches d'une rive à l'autre, sorte de gondoles barbares aussi belles que les chars rouges des contadini.

Et je chanterai les pêcheurs qui vivent de ses

eaux, les pêcheurs que l'on voit sur les berges herbeuses faire descendre leurs filets retenus par une armature en croix : ils remplissent de petits poissons qui se tordent la tête prise dans les mailles, leurs grandes calebasses sèches.

Et pour finir, je chanterai les hirondelles qui papillonnent à sa surface les jours de sirocco en mai : éparpillées, avec leurs dos luisants qui font des ombres glissantes au-dessous d'elles sur la glace jaune de l'onde, elles me font penser à ces oiselets qui le soir, sur le Bosphore, tourbillonnent en inspectant les rides du détroit, afin de retrouver, suivant la légende, certains versets du Coran qui sont engloutis et qui ne se pourront découvrir qu'au jugement final.

III

CHEVALERIE

> Vox dilecti mei, ecce iste venit
> Saliens in montibus, transiliens
> colles.
>
> (Cant. II. 8.)

Au temps où mon âme s'apeurait et se désolait entre l'ennui, les scrupules et les tentations, vous m'apparûtes en bonne fée, et fîtes dans mon cœur l'effet du printemps sur les collines toscanes, alors que toutes leurs ondes se couvrent en quelques jours d'un léger duvet de verdure.

Et ma jeunesse a bondi; et tel l'époux qui descend en sautant les pentes des montagnes, je vous apporte en reconnaissance ma jeunesse et ma beauté.

J'ai passé la journée dans la forêt d'où surgissent nos deux châteaux distants d'une portée de flèche. J'ai écouté les cierges des cyprès et les candélabres des pins chanter à Dieu le cantique

de Daniel : « Benedicite omnia opera Domini Domino ».

Et j'en suis revenu le visage bruni par le soleil et l'âme plus forte. Vous souvient-il de cet iris foncé fleurissant isolé dans le fond d'une ravine et qui paraissait un giglio héraldique en son champ de cailloux clairs ? Cet iris que je cueillis pour vous en dévalant par les terres échancrées.

Tel je vous offre la force et la beauté que je tiens de Dieu, puisque nous ne sommes plus au temps des lances et des questes et des guivres, et que des vertus chevaleresques il n'en est plus dont je puisse vous faire hommage, hors la pureté de mon cœur en mon corps jeune et beau.

IV

MOIS DE MARIE

> Quanti e grande la bellezza
> Di te, Vergin' santa e pia
> Ciascun' laudi ti, Maria.
> Ciascun' canti in gran dolcezza.
> (Lorenzo di Medici.)

Que les roses de toutes les villas, que les roses qui buissonnent à Fiesole, que les roses qui foisonnent en Mai ; que les marguerites du Chiostro verde et les myosotis du cloître de Saint-Marc ; que les iris des campagnes et les genêts des forêts, que tout ce qui fleurit par les champs et les jardins soit consacré à Notre-Dame des fleurs.

Que les ostensoirs des glycines, quand elles s'épanchent et chantent au soir ; que les souffles de miel dont le vent s'imprègne en caressant les acacias ; que toutes les senteurs que dégagent les jardins de Florence : lys, citronnelle ou seringat ; que les haleines plus viriles des cyprès, des pins

et des lauriers ; que tous les parfums de mai enveloppent, comme d'un encens exquis, l'autel de celle qui fut Notre-Dame, déjà bien avant que nous fussions hors de page.

Que les vertus antiques, la force et le beau sang rouge qui palpite dans nos corps jeunes ; que les sentiments les plus délicats de nos âmes, les émotions que provoquent l'art et les amours d'essence pure ; que toutes les sensations d'ordre supérieur, toutes nobles pensées, viennent s'offrir à la Vierge des Vierges, tels les tributs d'un vassal à sa suzeraine, afin que ma prière puisse être agréée d'elle et se mêler à celle de la foule, pour monter portée par les anges, à l'heure crépusculaire où dans les oratoires tendus de bleu le « Tantum ergo » gémit entre les colonnes que font rougeoyer les cierges.

V

APRÈS-MIDI D'ÉTÉ

Il fait chaud, les carreaux de ma chambre luisent et le parfum des lys m'entête : car dans la cruche vernissée, en souvenir de mon amie, j'ai placé quatre grands épis de lys dont les corolles candides se recoquevillent autour d'un faisceau d'anthères souffrées.

La chambre toute close augmente l'odeur des fleurs et favorise la rêverie : comme un de ces grillons en cage que l'on achète ici le jour de l'Ascension, ma pensée s'élève, s'agite, puis reste morne : ma pensée encagée par le départ de mon amie se refuse à chanter.

Dehors, des notes grêles de mandolines s'égrènent, telle une petite pluie intermittente que secouerait un gros nuage mu par le vent ; on crie les oranges douces et les beaux limons ; c'est sans doute fête, car les cabriolets font sur-

sauter les dalles, comme si tous les contadini venaient s'ébattre en ville.

Mais tout cela me trouble; chaque éclat de cette joie m'égratigne. Que ne me laisse-t-on dans ma chambre fermée, dans l'atmosphère obscure chargée du miel que distillent les lys, m'endormir dans les souvenirs.

VI

LE CONDOTTIÈRE VICTORIEUX

> Scuotesti, vergin divina, l'auspice
> ala su gli elmi chini dei peltasti,
> poggiati il ginocchio a lo scudo,
> aspettanti con l'aste protese...
> (Carducci. « Odes barbares. »)

Victoire, victoire, victoire ! Et c'est vous, toute haletante ; vous les sandales poudreuses, et la chevelure au vent ; vous, ma bien-aimée, qui m'apportez la couronne !

Victoire ! Vous me l'avez inspirée, vous en êtes l'ange annonciateur, je vous la dois : comme l'estafette galopante qui bondit par les champs couverts d'agonies pour porter au chef le message triomphal, vous vous précipitâtes palpitante pour m'apporter les laures.

J'oublie les fatigues des marches, le poids du bouclier dont mon bras garde encore la trace, et le souvenir des kères qui planent sur les combat-

tants mêlés; tout cela je l'oublie devant votre figure où je vois le bonheur.

Le Grec qui mourait en chassant les Mèdes de sa patrie était enterré au Céramique, les Césars triomphaient en de longues théories à la base du Capitole rocheux; mais bien que les anciens figurassent la victoire sous la forme ailée d'une femme, lequel d'entre eux eut la joie que ce fût sa dame qui lui la vînt figurer?

Et c'est pourquoi après l'avoir consacrée à Dieu, je vous la retourne cette victoire : à vous mes armes et celles que j'ai conquises, à vous les dépouilles opimes, à vous toute ma gloire, puisque je vous la dois.

QUATRIÈME PARTIE

Adalbert d'AIGUES-BELLES

INVITE A LA RÊVERIE

MÉNÈS

Ecoutez, ô Princesse, une histoire qui se chante sur une fraîche mélodie, au son d'un orchestre de guitares mauresques.

Si jamais, sur cette terrasse jaune où meurent les plantes, vous mâchiez vers le soir du mastic de Candie, et que votre main, lasse, ait congédié les charmeurs de serpents et leur concert assourdissant ; si jamais, d'ennui, crachant, du haut des murs, sur les rotules blanches des chevaux qu'ont rongés les vautours, vos rêves ont poursuivi les héros magnanimes, les figures de corsaires, les chevaliers chrétiens ; vous sourirez, Princesse, en prêtant oreille à mon histoire. Elle sera le tissu où les doigts de votre âme broderont les plus délicates visions.

Mes chants n'ont que d'indigne ; ils ignorent la délicatesse qui est le don des Princesses.

Mieux que des encensoirs aux grilles d'or, de vos mains, ô Princesse, l'encens le plus pur s'élève en colonnettes amincies pour soutenir le château des rêves. Elles possèdent les vertus des pierres ; elles ont l'or, le saphir, l'ambre et les cristaux éteints, crasseux d'une huile parfumée.

Ecoutez, ô Princesse, voici que sous les orangers, les musiciens préludent ; vêtus de leurs fourrures et coiffés de leurs bonnets jaunes, ils semblent réclamer le chant qui doit vous attendrir.

Une caresse métallique s'exhale de leurs guitares mauresques : une symphonie se marie agréablement aux pleurs des fontaines.

LA PRINCESSE

I

Je suis lasse de l'Inde, lasse de vos chants, lasse de tout.

O Ménès, lorsque le page d'amour approchait de mes lèvres la coupe pleine du breuvage des songes, mon âme s'est élevée sur les nuages roses ; j'ai couru dans les bois d'encens ; mais vos chants n'ont plus d'accents pour m'émouvoir : vous avez usé les touches du rêve : vous avez coupé mes ailes de cygne.

Les fruits jaunes pourrissent sur les dalles ; les fontaines sanglotent sur la mousse des rocailles ; et dans l'ombre des murs, les lézards traînent leur lenteur assoupie.

II

Oh, je n'ignore pas que lors de ma naissance, les nourrices mulâtresses ne voulurent pas se prosterner devant mon petit berceau d'ivoire; mais elles se bousculèrent dans l'escalier tournant, en poussant des cris et en levant les bras. Je ne doute pas que ma mère n'ait été la cause de cette panique ridicule : elle fit appeler une vieille sorcière qui me regarda longtemps et chanta ces paroles que me redit ma nourrice :

« J'ai vu ton cœur, ton cœur de pierre noire, insensible aux flèches d'Amour... Oh, malheur, malheur aux beaux princes ».....

Je n'aimais ni les beaux princes, ni leurs guitares, et leurs soupirs ne me touchaient pas. Chaque année les bûcherons dépendaient quelque jeune cadavre ; et mon père, qui est très pieux, faisait chanter de longues prières, pour conjurer les malédictions qui pesaient sur notre palais...

III

...Cette esclave noire est insupportable avec sa robe violette, sa chaîne de cuivre pendant sous ses énormes seins ! Elle verse de l'huile de poisson sur ses vilains cheveux crépus ; j'ai beau la détester, elle me regarde avec tendresse et si je la bats, elle rit !.....

IV

Un soir, je trouvai la clef de la grande cour secrète dont ma mère ne me parlait jamais sans un air de mystère qui excitait ma curiosité. La porte céda et d'abord je ne vis rien d'extraordinaire : des orangers, un pavé de porcelaine et dans le bassin quelques poissons de Chine. Mais bientôt j'aperçus un oiseau dont le cou était légèrement rosé et le bec couleur de cerise ; il se tenait posé sur la margelle du puits. C'était un paon blanc. Je crus qu'il allait tomber et je vou-

lus appeler pour qu'on l'attachât. Mais je ne trouvai pas ma sonnette d'argent. Je criais : Je veux sonner, donnez-moi ma sonnette d'argent ! Personne ne me répondit. Ma nourrice jouait aux dés ; et cette vilaine esclave noire était cachée dans les souterrains pour enfiler des perles de verres multicolores. Le paon restait toujours immobile. Il écoutait l'eau qui gémissait doucement ; son œil s'illuminait de flammes blanches. Je vis qu'il allait mourir et voulait recueillir dans ce miroir sombre les reflets de son âme... Quel cri épouvantable ! — Le paon s'était envolé et s'élevait lentement dans le ciel ouvert. Je sortis : je le vis qui tombait dans le lit jaune du fleuve. Le courant porta sa dépouille de neige jusqu'aux grilles qui ferment l'entrée de mes jardins.

C'est un présage, me dis-je. J'allai vers les sages de mon pays, prodigues de paroles obscures. Je passai les mois qui suivirent à tâcher d'apaiser les dieux. Le reste du temps, j'apprivoisais de jeunes chacals ou je regardais avec des verres de couleur cheminer les troupes des marchands sur les voies desséchées.

V

Un jour, un sage frappa à la porte du château de mon père ; il était habillé de vert et portait à son cou un petit tourniquet de bambou. Il se disait lettré ; le soir, comme la cour se chauffait autour des braseros fumants, il voulut nous enseigner sa doctrine ; mais, aux premiers mots qui sortirent de sa bouche, les savants du pays secouèrent la tête en se regardant, comme pour signifier que l'étranger était fou. Moi, je me plus à l'écouter. Ce qu'il disait était nouveau, étrange. Je l'encourageai. Il me dit que nos âmes possèdent des richesses cachées, qu'elles sont des miroirs profonds comme la mer, où sont enfouis des trésors ignorés.

« Mais pour toucher ces choses, me dit-il, il faut descendre dans les souterrains de notre moi, il faut s'abîmer dans la contemplation de notre beauté intérieure dont la beauté corporelle n'est qu'une image. »

Il disait d'autres choses encore dont le charme inconnu me poursuivait dans mes rêves. Mais je les comprenais mal...

VI

Le lendemain, je le fis appeler et lui ayant offert des images, des graines de cacao et un petit miroir d'Italie, je lui confiai mes craintes. Assis à l'ombre des cactus de mon jardin il m'expliqua que nul miroir, de jour, ne pouvait reflèter les étoiles si ce n'est dans la tranquillité d'une ouverture profonde, que telle était l'eau du puits, que nos beautés spirituelles n'étaient visibles qu'à la condition de les chercher en dépit de notre écorce terrestre, au tréfonds de nous-mêmes. Comme il m'invitait à imiter la sagesse du paon, je lui exposeai le secret de ma naissance maudite. Alors, avec des paroles magiques et des gestes réguliers, il m'exorcisa. Je regagneai ma demeure, débarrassée de l'action des sorts.

VII

Dans la cour secrète, je me suis penchée sur le puits ; j'ai vu le livre éternel des étoiles qui s'y miraient, ardentes d'être balancées dans ce miroir mouvant. Et comme les crêtes des montagnes étaient sanglantes, j'ai cherché mon âme à la lueur de ce crépuscule, mais je ne vis qu'une pierre noire, informe, et ce spectacle me remplit de larmes. Six fois l'aurore empourpra l'eau du puits et mon âme me paraissait plus noire, plus insensible ; mais au septième matin, comme mes larmes abondantes avaient fait monter l'eau jusqu'à mes cheveux, je vis à la place de la pierre détestée, une étoile qui brillait.

VIII

Et, comme j'étais descendue dans mon jardin, pleine d'une ardeur inconnue, je vis Amour qui brandissait son arc. Je ne me dérobai pas à ses

traits. La flèche partit et transperça mon cœur d'où jaillit un sang de pourpre, un sang d'amour...

Dès lors j'ai connu les délices du rêve où mon âme s'envolait sur les nuages d'or, en des contrées lointaines. Je vous laissai, ô mes compagnes, à vos jeux folâtres. Au son des flûtes, cortège gracieux et chantant, vous avez gagné sans moi les collines sauvages. Mon œil ne suivit plus vos blanches théories qui parfois longeaient la lisière des bois. Mais douée d'ailes invisibles, je courais dans l'allégresse des montagnes du rêve et mon cœur aimait.

O volupté, douleur divine des âmes, je t'ai bénie. J'ai tenu dans ma main les trésors cachés. Les arbres abaissaient leurs rameaux agités par les zéphyrs et les fleurs se miraient, plus belles, dans les fontaines.

IX

Ah, que n'ai-je vu ? que n'ai-je aimé ? Tout est souvenir déjà à la fleur de l'âge ! J'ai connu l'Inde, la Chine, les monts couverts de temples, les forêts

de rouvres où s'agitent les voix tristes des sonneries. Mais ô Narcisse, qui fut mon seul amour, du jour où tu délaissas mes jardins, le foyer lentement s'éteignit dans les bosquets des divinités antiques. Et maintenant, je suis lasse ; je n'envie même plus vos joies gracieuses. En vain j'ai parcouru les chambres du temple qu'autrefois j'élevai aux Grâces et aux Amours : sur chaque autel, à la place du feu absent, j'ai trouvé des coupes d'amertume.

X

Qui me donnera la mort où j'aspire, qui me fera ce présent sans prix ? Tel jadis le paon blanc, je voudrais aujourd'hui m'envoler pour tomber dans les eaux jaunâtres du fleuve, qui emporterait doucement ma dépouille légère...

O Ménès, je suis lasse de vos chants. Vous avez rempli mon âme de vos contes, vaines illusions, dont j'ai le dégoût. Comme la vie, vous avez usé les touches ; vous avez coupé mes ailes de cygne, mes ailes de beau cygne noir.

LA CHANSON DU RENÉGAT

CHANT I

Le renégat ne pleurait pas, assis au bord d'une rivière ; et son regard, quoique noyé dans la tristesse, gardait une expression brutale.

Il s'était forcé de croire à tous les dieux ; il avait fait un jouet de la sincérité ; il avait falsifié les émotions de son cœur ; et maintenant son cœur sent mauvais.

Son œil stupide, l'œil du libertin à sa mort, suivait avec une attention machinale, quoique minutieuse, les pas lents des hérons qui levaient bien haut leurs échasses, laissant au limon de délicates empreintes.

Les tortues qui à son arrivée avaient sauté dans l'eau, se rapprochaient peu à peu de la rive, comme les grenouilles du soliveau : il suivit alors

les fumées boueuses, que provoquaient sous les ondes leurs tâtonnements.

Les mules grises ont passé, chargées aux deux côtés de leurs bâts d'immenses outres d'huile ; le renégat se sentit seul et coupable. Et les femmes ont passé tenant des cadeaux au-dessus de leur tête ; il essuya longuement ses yeux, comme si quelque poussière l'avait incommodé.

Cependant on était au jour des morts, le jour des morts chez les infidèles... sans cloches ni plain-chant.

Est-ce bien pour lui, renégat, que le ciel enveloppe la terre de son linceuil d'ombre, et fait courir bien haut dans la tempête des airs ces formes noires, gigantesques.

Les cloches savent des cloches douces et amies. Elles évoquent par leur chant des tableaux intimes où se meuvent les attitudes familières de nos ancêtres. Elles ont retenu de vieilles histoires sanglantes du temps des païens ; elles réveillent chez nous le beau, le terrible, le tendre et l'ému, que notre âme inconsciente recelle en ses profondeurs.

Du jour où quittant les flots du Guadalquivir, il avait gagné l'Afrique pour renier sa foi, le

renégat n'avait plus entendu les cloches ; et il les regrettait maintenant ainsi que les vieux cierges jaunes, morvant autour des catafalques.

Un frémissement métallique et grave retentit dans le lointain ; sorte de glas rapide et sec dont les battements se faisaient plus distincts : un mendiant sans doute, ou quelque saint nègre brandissait dans l'air ses castagnettes de bronze. Le renégat dans ce fracas d'enfer croyait entendre mille plaintes douloureuses. Une petite voix sonnait claire et distincte : il tressaillit, car sa vieille âme avait saisi les moindres mots de cette langue d'outre-tombe : et il eut une vision d'une seconde : trois têtes de mulâtres, nageant dans un plat, grimaçaient en tirant la langue et roulaient des yeux ensanglantés.

Le nègre géant peu à peu s'éloignait, la petite voix se perdit dans un bourdonnement lointain ; et il crut entendre le récit de sa mort : la mort au soleil dans les cris et la poussière, la mort chez les Turcs dans un massacre, lorsqu'on le poursuivra jusqu'au grenier de sa maison.

Renégat en Espagne, renégat dans le pays des Maures, ton étoile funeste te poursuit même sous ce voile de nuages ; et les cendres des feux

autour desquels tu campas sous tous les ciels du monde, sont un témoignage du signe que tu portes inscrit sur le front : le signe de Caïn, le signe de la réprobation.

Lorsqu'il pleut, le renégat se cache sous les hardes, bien au fond dans la pauvre boutique du juif qui s'ouvre sur la rue couverte de jonc. Il marmotte alors tristement ses fausses prières, mais son cœur est ailleurs, vers d'autres rites, d'autres idoles et aussi d'autres turpitudes, car il aime la fange le renégat.

Puis il se maudit, mais il ne se donnera jamais la mort, car il a peur de l'inconnu.

Combien de fleuves jaunes, combien de rivières mortes ont reflété dans leur pourriture ce front maudit et ces vilains yeux gris qui n'eurent jamais de larmes pour troubler leur miroir.

Lorsqu'il se leva, il était tard... le soleil en ses derniers feux n'avait pas éclairci l'horizon ; la nuit s'avançait, une nuit sans crépuscule ; et la prochaine ville était encore loin.

Il lança son burnous sur son épaule, et piqua son âne qui, docile, s'ébranla. L'eau dans les amphores reprit comme auparavant les notes grêles et saccadées d'une musique sauvage.

Des averses s'annonçaient en plaques jaunes. Il eut peur, l'endroit n'était pas sûr et que pouvait-il contre les massues garnies de clous. C'est en vain maintenant qu'il cherchait une protection, un être avec qui mourir, car le nègre géant avait disparu derrière la caverne des voleurs et l'on n'entendait plus qu'un léger bourdonnement, comme celui d'une cloche que l'on effleure.

CHANT II

Les tours étaient jaunes et les murs orange. Le soleil faisait resplendir leurs couleurs qu'avaient foncées les pluies, comme il fulgurait sur l'herbe et les mousses attendries par la rosée. Au marché, et sur des peaux de bêtes, des serpents rageaient immobiles. Des cavaliers vêtus de brun et coiffés de bonnets verts en forme de tomate, conduisaient habilement leur bête entre des rangées de grenades sans les écraser. Un nègre agitait en riant sa tête crépue et tendait une sébille pour les tombeaux des saints. Un roulement de tambour couvrait les cris des vendeurs de sa note suffocante et grave, sans écho, qui nous remplit d'une angoisse secrète et fait penser à des sabres turcs recourbés. Une femme lavait des têtes dans un ruisseau et les allignait sur un mur pour les vendre. Un homme remplissait des outres faites de moutons vidés dont les pattes étaient liées.

Le renégat s'accroupit en face de ses nattes

et sortit de son ballot différents objets. C'étaient : des feuilles de rose dans des plats de bois noirs, des remèdes dans de longs étuis en bambou, trois têtes de chats desséchées, qu'il vendait contre les sorts, des peaux de vipères, puis un tas d'informes morceaux de cuivre, où l'on distinguait des clés, des pointes de flèches, des anneaux d'esclave ; un encrier portatif, dont toutes les pièces manquaient, excitait la curiosité des enfants. Il y avait de petits papiers avec des conjurations et des porte-bonheur en os ; des tuyaux de pipes à chanvre et des cordes de palmier tressées pendant les marches, puis d'antiques bonbons verts et roses dans des boîtes de fer.

Lorsqu'il eut disposé chaque objet à sa place, il s'assit à côté, sur un tapis, avec un air désintéressé dont la contenance indiquait tout le dédain qu'il éprouvait pour ceux qui s'époumonnent à faire valoir leur marchandise.

Que lui importait la foule à cet homme vêtu de chiffons, qui avait vu tous les pays, traversé les tribus les plus dangereuses pour se rendre aux foires des nomades ? Et toutefois, suivant ce qui défilait devant lui, son œil avait des lueurs de convoitises, puis son front se plissait sous la

douleur et pendant de longues heures on le voyait immobile, tirant sa tunique lorsqu'elle remontait pour ôter aux mouches l'appas des croûtes qui couvraient ses jambes.

Et maintenant d'étranges choses passaient dans le ruisseau : de longs boyaux blancs filaient sans ondulations sur le fond noir des mousses ; puis les viscères jaunes et gluantes d'un coq que l'on vidait. Un troupeau de bœufs traversa le marché, puis quelques chèvres au poil soyeux, aux yeux profonds, comme celui des lacs dans les montagnes. Les jeunes bergers le remarquèrent à cause de ses sourcils roux ; d'autres se moquaient de sa marchandise : ils en riaient sourdement en levant les plis de leurs tuniques. Et, tandis qu'ils s'éloignaient, il les suivit d'un regard fixe sans expression : tel un vieux hibou, seul en son antre, braque sur les oiselets son œil rond.

Un homme maigre, vêtu d'une cagoule noire, lui acheta pour un bon prix toutes ses feuilles de roses. Une femme amena son fils malade pour qu'il lui suspendît au cou une amulette ; de même, à des gens de la campagne il vendit une tête de chat.

Il reprit sa triste rêverie jusqu'à ce que, du haut de la tour, un homme annonçât, en chantant, la prière. Il se leva, disposa son tapis vers la Mecque, et commença ses oraisons d'une voix chevrotante ; mais le dieu qu'il implorait semblait ausssi sourd qu'une longue idole de bois ; il sentait en lui une tristesse obscure, infinie ; sa poitrine était ébranlée par les pulsations de son cœur, et, chaque fois que sa tête touchait la terre et qu'il se relevait aussitôt, il chancelait comme un homme ivre.

Le soir il se rendit chez des juifs qui lui avaient acheté du grain et leur demanda l'hospitalité. On lui indiqua un coin pour dormir dans la cour, sur une galerie que soutenaient des colonnes romaines. Des chapelets de poivrons se détachaient sur le bleu de la paroi ; au-dessus du garde-fou, des soupes fumaient sur de petits fourneaux de pierre.

Une sourde agitation régnait devant la maison : beaucoup de personnes causaient à voix basse. Dans la chambre voisine, une fille d'Israël alluma un grand cierge qui éclaira sa face charnue mais sans couleur. Des pleureuses entrèrent ainsi que des enfants enveloppés dans leurs petits

linceuils aux franges violettes. Ils entonnèrent un chant lugubre, dont la cadence finale précédait les « Ahi, Ahi... » des pleureuses et les claquements de mains selon le rite funèbre. Et ces chants, se répétant toujours, se poursuivirent jusqu'à l'aurore. Comme le renégat s'informait de la cause de cette cérémonie, on lui raconta comme quoi le propriétaire de la chambre était mort subitement en pelant des patates douces et que, par ce fait, il avait été considéré comme saint.

Vers le milieu de la nuit, il se pelotonna dans sa couverture et tâcha de s'intéresser aux astres qui brillaient intenses dans le noir de la voûte ; mais il s'en détourna bien vite en pensant que toute sa vie de mensonges et de souffrances était inscrite en ce livre céleste. Alors son regard plongea dans une autre chambre ; un misérable quinquet vacillait devant une grande peinture fantastique : on y voyait un roi noir assis sur un tabouret ; il donnait des ordres à des Ethiopiens armés de longs roseaux flexibles ; et plus loin on fouettait des rabbins sur la plante des pieds ; des enfants gisaient à terre inanimés, enfilés par bande de six sur de longues flèches ; puis un groupe de Maures vêtus de tuniques rouges exécu-

tait une danse diabolique, en tirant les robes des filles d'Israël qui tendaient les bras vers leurs pères : les barbes des rabbins étaient si longues, que tandis qu'ils subissaient la flagellation, la tête en bas, leurs poils gris balayaient les flaques de sang. Les dents du roi étaient blanches et sa bouche ouverte d'un rouge ardent..... Et la veilleuse jetta une lumière intense : les Maures grimaçèrent, les yeux du roi s'ouvrirent plus féroces comme si les démons s'étaient incarnés dans ces représentations ; et tout disparut dans la nuit.

Alors dans une longue stupeur muette, où ses facultés rendues passives se jouaient dans un balancement inconscient qu'activaient les claquements des mains endolories et les hullulements des filles, le renégat eut la certitude du froid universel, et, à l'encontre des mystiques qui au plus haut degré de leurs méditations, se noyent dans le feu de l'amour simple, il contemplait d'un œil noir l'élémental de la douleur et de tout le désespoir que le monde contient : il crut voir le soleil qui ayant perdu son éclat depuis des siècles, restait immobile, suspendu sur l'Océan comme un antique miroir d'argent noirci.

Puis il prononça tout bas ces paroles : « Dieu

est triste, il contemple éternel l'ordre du destin, et qu'est-ce que le destin? Sinon la grande douleur, notre mère antique vers qui les étoiles nous conduisent fatalement. »

Mais lorsqu'il se réveilla, il se mit à penser à la nuit et il récita tout bas, en comptant sur les phalanges de ses doigts, une dizaine de chapelets, conjurant la Vierge de le sauver à l'heure de sa mort.

Lorsque le jour parut, les filles avaient les mains rouges d'avoir battu le rythme; les parents du mort remuaient leur vaisselle et préparaient une collation pour tout le monde. Le renégat ouvrit les yeux et ne vit d'abord que les grappes de poivrons; puis il pencha la tête hors de la galerie et aperçut le festin qu'on préparait avec diligence, comme pour se réjouir; il se hâta de quitter la maison et s'en fut dans un petit café.

Lorsqu'il entra, des comédiens qui dormaient se retournèrent : des bouquets de menthe violette gisaient au fond des verres; une énorme femme au nez écrasé rajustait son voile s'apprêtant à gagner la rue. Un jeune garçon pâle et maladif lui demanda ce qu'il voulait; il répondit : des beignets de miel, et s'assit près des fourneaux

aux braises qui rougissaient sous une buée grise, où chaque linéament de bois se détachait distinct. Le garçon versait des flots d'huile dans la poêle, puis disposait sur une planche de petits tas de de farine ; il ne se distrayait de son travail que pour considérer le nouveau venu, qui, défiant de la société, avait mis son capuchon et enfoncé son turban sur ses yeux :

« Les nuits sont froides, gémit à mi-voix le jeune homme » — puis il reprit son travail jusqu'à ce que les beignets fussent à point ; il les enfila sur un bâton et tandis qu'il les présentait, il dit :

« Tu es sans doute étranger, mon frère, peut-être est-ce la première fois que tu viens dans cette ville...

— Cela n'est point — répondit le renégat — et, si Allah le veut, il se peut que je revienne autant de fois que j'y ai déjà passé, la marchandise s'y vend bien et la viande n'y est pas chère »...

A ce moment le plus jeune des comédiens bâilla et un singe qui dormait sous un drap vert bondit en secouant sa chaine...

« Si le commerçant y garnit sa bourse, les comédiens n'y ont que faire — reprit le jeune forain, tirant à lui le singe qui se balançait en

faisant des grimaces — car depuis que le Sultan a fait garnir ses jardins de fosses aux lions, depuis que des éléphants, venus de l'Inde à grands frais, dévorent toute la farine des greniers publics, il n'y a plus que la canaille qui vienne à nos représentations ».

Tandis qu'il se plaignait ainsi de la pénurie des recettes, le garçon se pencha à la fenêtre et fit un signe qui n'échappa pas au renégat. Un rien le faisait trembler et la peur de mourir était centuplée chez lui par la certitude qu'il avait de tomber tout droit en Enfer.

Il n'avait pas récité trois « Ave Maria », lorsque deux noirs entrèrent armés de massues. Ils l'interrogèrent en ces termes :

« N'es-tu pas Ali-ben-Amed ?

— Je n'ai pas d'autre nom — répondit le renégat. »

Aussitôt ils le garottèrent et l'échelle frémit sous les pas du prisonnier et des soldats.

Or, tandis que le singe dansait en grinçant des dents pour exprimer sa joie, le plus âgé des comédiens prononça lentement ces paroles que scandait l'oscillation de sa barbe blanche :

« Cet homme ne m'a pas l'air coupable, quoi-

qu'il semble un galérien évadé. Mais voyez, si le singe danse, c'est qu'il est dans le vrai. Comment ne pas être arrêté lorsqu'on a des sourcils roux et des yeux gris... Enfin, si Dieu le veut, l'innocence sera reconnue, car le Sultan n'est que l'instrument de ses décrets. »

CHANT III

Il paraît qu'Allah avait voulu sauver son serviteur puisque celui-ci, habillé de neuf, se promenait lentement sur le sable élastique de la grève. Il ne se laissait pas distraire par les cris des pêcheurs ; et les immenses barcasses, venues de Grèce, portant les enseignes mythologiques des Jumeaux et du Centaure, n'attiraient pas son attention. A l'instant même, on gréait pour lui un des plus légers voiliers du Sultan.

Le Caïd l'avait fait arrêter sur la dénonciation « d'homme suspect », que lui avait fournie ses agents. Amené de force devant le ministre, il s'était déclaré renégat chrétien : en peu de mots il avait fait le récit de sa vie ; puis il avait exposé ses connaissances astrologiques, médicales, et, comme il joignait à sa rhétorique soignée des citations et des proverbes cueillis dans tous les livres et dans toutes les langues, le ministre lui promit de faire un rapport des plus bienveillants au Sultan.

Le lendemain, il reçut sa grâce ; et de plus, après une courte entrevue, fut chargé d'une mission secrète pour le roi Galdmir.

L'Océan grondait sourdement ; les vagues s'étiraient avec lenteur sur le sable mou, formant à la cime de leurs lames des arabesques d'écume. Des vieillards nus, tiraient vers le gouffre marin leurs chevaux qui reculaient en piaffant, et les membres bronzés demeuraient impassibles, crispés sous l'effort des brides. Des enfants se faisaient un jeu de détourner le cours d'un petit ruisseau. Une volée de mouettes gorgées de quelque charogne, piaillait autour d'une épave égyptienne. Des mendiants et des pauvres lavaient leurs pieds dans les flaques qu'avait laissées le reflux.

« Qu'ai-je de commun avec tout ce qui rit ? se dit le renégat. Est-ce que je porte un visage souriant ?... La mort est avec moi ; d'où je viens je l'apporte, je la garde où je suis, et lorsque je pars, laissant des braises rouges sous quelque ruine, elle ne me quitte pas. Et c'est pourquoi mon sort est pareil à celui d'une tortue sous sa carapace. O puissé-je vivre comme elle d'une vie animale ! Je n'ai jamais connu l'insouciance.

Autrefois j'étudiai la médecine à l'école de Cordoue ; plus tard j'ai descendu lentement les flots jaunes du Guadalquivir : il me semblait déjà que la fange qui infecte le cours de ce fleuve devait être un symbole de mon existence qui croupit, morne et passive, dans les douleurs et le retour amer des plus noires passions. »

Agité par de semblables pensées, il baissait la tête et croisait les bras comme un moine qui médite.

Chaque fois que sa promenade l'avait ramené à sa voile, il avait remarqué un enfant monté sur une mule à selle rouge. Il parlait à voix basse, avec sa mère. Une esclave noire les suivait. Et ces femmes le regardaient de temps à autre comme pour lui adresser la parole, mais craignaient de l'importuner.

Le jeune garçon, de contenance gracieuse, était vêtu de blanc. Il avait une figure ronde et bonne et, cependant, toute empreinte d'une délicatesse qui rappelait à la fois l'expression endolorie des vierges gothiques sous les porches, et les visages aristocratiques des enfants brahmins dans les livres d'images indiens.

Tout ce qu'il portait était merveilleusement

propre, une touffe de cheveux pendait à la Tartare sur son oreille. Un petit coran relié dans une peau blanche était suspendu à son cou par un cordon de soie verte.

Sa mère avait un nez crochu, des yeux soupçonneux ; elle ne cessait de regarder le renégat qui, bienveillant, ralentit le pas ; alors, prise d'une gêne subite, elle se mit à parler très vite et l'esclave découvrit une pile de dix-huit pains qu'elle posa à terre sur des nattes.

Comme le pilote annonçait le départ, le renégat quitta son pas de promenade et se dirigea rapidement vers l'embarcation ; mais la femme courut au devant de lui, et, se prosternant, lui dit :

« Seigneur, mon fils est ce que j'ai de plus cher au monde. Est-ce que je dois le livrer aux mains des brigands qui désolent la contrée ? — ce serait folie, me direz-vous... Eh bien, si Dieu le permet, écoutez ce que je vais vous dire : son oncle, le chef Kabyle, l'envoie en pélerinage au tombeau d'un saint, avec cette mule noire, quelques pains et ces tapis. Nous avons essuyé bien des dangers jusqu'à ce jour, mais aucun chemin n'est aussi dangereux que celui qui reste à faire d'ici au royaume de Galdmir. C'est pourquoi,

ayant appris que Votre Grâce frétait un navire pour ce même royaume, je me suis permis de vous demander de recevoir mon fils, sachant qu'un enfant est de peu d'embarras.

— Madame, lui répondit le renégat, si le pilote de ce navire n'avait pas pris assez d'eau, de viandes et de fruits pour nourrir une personne de plus, j'aurais un motif pour refuser ce que vous me demandez ; mais comme nous avons de quoi manger pour quarante personnes et, si nous le voulons, jusqu'à l'empire de Chine, je le prendrai volontiers sous ma protection.

— Quant à la nourriture, voici dix-huit pains, dit l'esclave, et si vous avez la bonté de le régaler de raisins, de figues et autres fruits, autant secs que verts, je craindrais de le voir plutôt mourir d'indigestion que d'autre manière.

— Seigneur, il est temps, le vent gonfle les voiles, nous n'attendons que votre ordre, — interrompit le pilote.

— Eh bien, partons ! » dit le renégat.

La vieille femme n'était point rassurée de l'avoir vu acquiescer si vite. Mais l'esclave dissipa ses craintes : s'il était mal intentionné envers l'enfant, n'aurait-il pas feint de refuser pour qu'on

insistât ? S'il l'avait accepté, c'est sans doute que ce surcroît ne l'incommodait en aucune façon...

Lorsque l'amarre fut coupée, le bateau s'élança léger hors du port, fendit les premières vagues et gagna le large.

Le renégat s'assit sur un paquet de toile et se mit à penser.

L'enfant était instruit, car il savait le Coran par cœur, ainsi que la moitié du Commentaire. Une maladie de cœur devait le conduire rapidement à la mort. On lisait sur son front candide la devise des « Avertis » qui fuient toute impureté, tout contact malsain, afin de ne pas souiller une existence courte, toute faite pour l'au-delà. Jamais il n'avait voulu de médecins ; il en avait une terreur puérile. Aussi, lorsqu'il avait vu les étuis à remèdes du renégat, était-il allé se placer à l'arrière du bateau. Là, il se mit à chanter tout seul le Commentaire.

Bientôt Vénus apparut à l'horizon ; puis d'autres constellations semèrent l'Océan de leurs larmes phosphorescentes ; et près du gouvernail, la creuse diction des versets du coran résonnait toujours.

Le renégat rêvait à des tombes de glace, puis il méditait sur la destinée qui conduisait l'âme de cet enfant vers le sourire des choses éternelles ; et lui, cette même destinée ne l'épargnait que pour retarder le supplice sans fin.

— « Il n'y a pas de destinée », me dit un jour un théologien de Grenade. Ah ! s'il disait vrai ! Mais tout affirme le contraire et ces étoiles ardentes, elles-mêmes, crient contre lui. Il faut que je tue ce reste d'espoir. Que peut la vierge Marie, l'éternelle Mère des douleurs ? Est-ce que j'ai jamais pleuré ? O visage constellé, ôte à jamais de moi ce léger tremblement qui m'est étranger, et qui pourtant part de mon cœur. Le feu s'abaisse du ciel pour féconder un chaos et l'amour pour attirer à lui les cœurs ; le saphir se mire dans l'eau des lacs, et le rubis dans le sang des combats. Mais qui suis-je pour vous, ô Vierge dont la chape d'or reflète en ses plis roides l'incendie de mille cierges.... Je ne sens que tristesse,... je suis le triste chevalier des plaintes ... Que personne ne prie pour moi, car je suis voué à Satan par ma mère ».

Deux yeux très purs, cherchaient les siens, deux yeux inquiets de quelque chose de terrible.

« Je vais ôter mes grosses lunettes de fer, car je vois qu'elles t'effrayent, enfant.

L'ENFANT : Seigneur, on m'a dit que là-bas. de l'autre côté de l'Océan, il y a des peuples appelés Nazaréens, qui adorent le Seigneur Jésus et sa mère Marie ; les avez-vous connus ? ... Ce ne sont pas vos lunettes qui me font peur.

Le RENÉGAT : Ces peuples sont infâmes et leur idolâtrie mérite un châtiment. Aussi je prie tous les jours Allah pour leur extinction.

L'ENFANT : Comment pries-tu ?

Le RENÉGAT : J'entends des cloches, c'est la dernière fois que j'irai sur mer.

L'ENFANT : Je t'en supplie, ô mon maître, au nom de ce Coran que tu portes, n'aurais-tu pas été chrétien ?

Le RENÉGAT : Enfant, tu déraisonnes, je ne sais quels rêves ont troublé ton imagination.

L'ENFANT : Au nom d'Allah, le Dieu vivant... jure moi que tu n'es pas chrétien... et alors je le croirai. Si tu es chrétien, tu me donneras ton Coran, afin que tu ne le profanes pas, je mangerai seul afin de n'être point souillé ; mais je ne t'en estimerai pas moins pour l'hospitalité que tu m'as donnée.

Le RENÉGAT : Je te jure, au nom d'Allah, créateur de toutes choses et de Mahomet son prophète, que non seulement je ne suis pas chrétien, mais encore que je maudis de tout mon cœur cette secte abominable.

L'ENFANT : Le Très-Haut est miséricordieux. »

L'enfant ferma les yeux ; il ne tarda pas à s'endormir. Mais le renégat restait comme foudroyé sous le coup du blasphème, qu'il venait de prononcer. Cette fois, il n'entendait plus les cloches, mais il appelait l'Enfer.

Et l'Enfer restait sourd à sa voix, car l'Océan qui engloutit tant de nefs, gronde sur les voûtes de la prison de Feu et noie dans le tonnerre de ses flots les jurons des galériens.

CHANT IV

La ville du roi Galdmir est située à dix jours du port. On s'y rend avec des caravanes qui transportent plusieurs fois par semaine de l'argent pour le roi et des lettres pour ses ministres. Ce jour-là, beaucoup de voyageurs importants étaient arrivés : les uns commerçants, les autres joailliers, les uns portant des cadeaux de la part des monarques, d'autres astrologues, d'autres médecins, tous attendaient à la douane du port afin que, leurs mallettes étant visitées, ils reçussent la firme impériale qui donne libre passage dans toutes les tribus.

Le renégat était assis près d'un mur en construction ; il surveillait de l'œil ses caisses que recouvrait une toile.

Et comme il faisait froid les maçons avaient fait un petit feu de ronces au milieu de la cour.

Non loin de là, les scribes et les douaniers étaient assis sur des coussins verts : les uns

tenaient leurs plumes levées, d'autres mouillaient leurs doigts à leur lèvre pour tourner les pages de leurs registres.

Les chameaux, rangés autour d'une natte ovale, broyaient de l'orge en attendant leur charge. Quelques chats rôdaient sur les greniers à l'affût des souris.

Le renégat était assis sur ses talons de manière que ses cuisses soutenaient son ventre. A quelques pas de lui, sur un tapis plié en trois, l'enfant dormait.

Quelques petits hommes très maigres, vêtus de gris et tout rasés, venaient d'entrer dans la cour, non sans provoquer l'étonnement de tout le monde, tant par leur bagage extravagant que par leur costume qui n'était point taillé à la mode du pays.

Lors donc que beaucoup de curieux se furent rassemblés, celui d'entre eux qui paraissait être leur chef, se mit à prêcher des choses inouïes : son œil s'illuminait tandis qu'il parlait de Notre-Seigneur et de sa Très Sainte Mère. Mais lorsqu'il se mit à discourir sur les oiselets, poissons, serpents et autres bêtes merveilleuses de la création, tous ces païens quittèrent leur travail.

« Seigneur, quelle imprudence ! se dit le renégat, parler ainsi en pays païen. »

Mais aucun de ceux qui étaient là ne cherchait à lui faire du mal. Il parlait avec tant d'onction des souffrances de Jésus que tous s'essuyaient les yeux dans leur turban ; il enseignait aussi le mépris des richesses ; il démontrait la vanité de l'usure, du commerce et de tout ce qui tend à nous acquérir des biens périssables. Comme il disait ces choses, quelques riches bijoutiers persans hochèrent la tête, en signe de désapprobation ; d'autres quittèrent le lieu, en faisant traîner sur les dalles leurs longues robes de chambre jaunes. Mais la foule se pressait nombreuse autour de lui.

Le chef de la douane qui ne savait trop de quoi il s'agissait, mais qui craignait une trop grande affluence de monde, traça quelques mots sur un parchemin, et le lui remit en disant respectueusement :

« Vous êtes sans doute un conteur merveilleux ; voici la firme impériale. »

Mais le Saint n'en continua pas moins son discours. A ce moment l'enfant se réveilla, il vit la petite croix de l'Apôtre, il prêta l'oreille à cette parole inusitée, puis il interrogea :

« D'où sont venus ces prêtres ? Quelles mers ont-ils traversées ? Leur foi est-elle conforme à celle du Prophête ? »

Et une devineresse lui répondit :

« Vois ce petit homme tout ensanglanté sur cette croix de bois : c'est Jésus le Nazaréen que les Juifs ont cloué au gibet ; il ébranle nos temples et les larges idoles de pierre ; et les dieux peints en gris des anciens peuples sont tombés d'eux-même dans l'assemblée de leurs prêtres. Votre prophète était plus grand que nos dieux, mais quelle est sa puissance à côté du Christ ressucité ? »

Mais l'enfant n'écoutait plus, il se leva et, regardant le renégat, il lui dit :

« Fils de chien, pourquoi as-tu menti ?... Lorsque tu rencontreras une femme, demande lui son miroir, et tu verras si tes yeux ne sont pas pareils à ceux de ces prédicateurs nazaréens. »

Il s'éloigna en courant. Le renégat chancela de douleur, puis il blasphéma, et, baissant la tête sans écouter les propos de la foule qui le croyait fou ou possédé, il gagna une autre cour solitaire et froide où il ne tarda pas à s'endormir.

Il fut réveillé par une main qui tirait son capu-

chon et lui donnait de légers coups de poing sur la nuque. Il ouvrit les yeux et vit le Saint qui lui dit en bon italien :

« Vous avez le sommeil dur, mon frère. Ecoutez bien ceci, à savoir que le coq n'a pas chanté trois fois pour vous, mais bien soixante-dix-sept fois sept fois ; et que si vous ne confessez pas hautement votre baptême, le Diable aura beau jeu avec vous ».

Et prestement, sans rien ajouter, il tourna les talons.

Le renégat fut tellement étonné qu'il n'eut guère envie de recommencer un somme, et revint assez penaud dans l'autre cour qui était vide : le feu était éteint, les chameaux dormaient et dans la maison tout le monde dînait ; seul le directeur mettait en ordre les livres et les écritoires. Le renégat lui réclama la firme, qui lui fut accordée aussitôt ; puis il lui demanda quel était ce chrétien qui avait suscité tant d'admiration.

« C'est un homme bien étrange, répondit le chef ; on dit qu'il est saint : c'est du moins le bruit que répandent les Chrétiens ; de son nom il s'appelle François d'Assise. »

CHANT V

Les chameaux tendaient en avant leur cou, et leurs pieds mous tombaient sourdement à terre, en s'applatissant avec le bruit des bouzes de vache dans les étables. Des attardés regagnaient en courant leurs ânes ; des nègres se faisaient des farces, et dans les corbeilles pendant aux côtés d'une théorie de grisons alertes, des chevreaux aux pattes liées dardaient leurs yeux magiques ainsi que ceux des angoras noirs. Des coqs au plumage roux, liés en bouquets, la tête en bas, faisaient retentir leur glorieux cokoriko. Un noble marchand de livres, fort de barbe, gras et court de taille, tombait à tout moment de son âne avec toute sa batterie de cuisine.

Le renégat reposait sans fatigue et la mule avançait d'un bon pas cadencé. Ses jambes étaient enroulées dans de longues bandes propres : ses croûtes étaient recouvertes d'onguent. Et qui eut pu penser que cet homme étrange regrettait sa

misère d'autrefois, lorsqu'il gravissait péniblement les collines sauvages, sans guide, sans arme, et encourageant son âne dont les jambes fléchissaient.

Il pensait à ce que lui avait dit le Saint. L'idée de la fatalité, qu'il avait prise pour dogme, n'était-elle chez lui qu'idée fixe, qu'inclination aux idées noires ? Il secoua la tête, en pensant à la probabilité de son salut, car n'avait-il pas péché publiquement contre le Saint-Esprit ?

La pluie,.. une pluie fine de brouillard commença à tomber, la pluie qui pénètre tout, qui rend les selles rêches, mouille le pain, poisse les aliments. Les chevreaux étaient transis, immobiles dans leurs corbeilles. Au premier village des nomades, on fit halte ; la marche devenait impossible. On planta des tentes mouillées sur du limon, puis les habitants apportèrent des fourneaux pleins de braise rouge. Pendant quatre jours on vécut dans cette humidité. L'aurore qui suivit la cinquième nuit fut saluée par un brillant rayon de soleil ; toutefois on ne décida le départ que pour le lendemain. Le renégat alla rendre visite aux dignitaires de la tente mosquée, puis il fit un cadeau au chef. Celui-ci, homme fanatique, était

le plus farouche Maure de la contrée, et lorsqu'il eut examiné curieusement le visage du renégat, il le fit suivre par des espions.

Après avoir mangé le ragoût avec ses hommes et ceux des tentes voisines, le renégat fit les cent pas, selon son habitude, le long d'une haie de cactus. Pour la première fois, il avait un vague espoir en la miséricorde ; aussi son œil suivait sans haine les courbes légères des collines. La nuit il avait entendu le sifflet des voleurs ; et maintenant, il est bien loin, le voleur qui vient tout nu, tout noir, avec la pluie de l'aube, et disparaît avec la première étoile !

Il découvrit une citerne dont la voûte s'élevait en carapace ; il s'étendit sur la brique et regarda par une minuscule fenêtre qui donnait accès aux outres. Il vit quelques rats, une courgette pourrie dans une flaque d'eau. Avant de quitter le spectacle de cette caverne il en voulut essayer l'écho : il se mit à chanter à tue tête le « Kyrie eleison » et l'écho rendit si bien les derniers neumes qu'il se crut dans quelque cathédrale d'Espagne ou de France. Le vieux plain-chant le rapatriait et tout ce qu'il y avait de maure chez lui s'en allait pour faire place au catholicisme de son enfance. Il

psalmodia un « Miserere » pour la rémission de ses péchés et un « Requiem æternam ». Mais, comme d'une bonne voix de chantre, il appuyait sur le « luceat eis », il sentit une douleur aigüe à sa nuque. Il se retourna vivement : le chef qui l'avait suivi l'attaquait de son coutelas. Qui dira ce qu'il fit dans la douleur, par quel acte moral il chercha à se préparer à l'autre monde ? Nul ne le sait ; mais quelques soldats qui étaient là l'ont entendu proférer d'horribles blasphèmes contre le Prophète...

La tête tomba.

Aussitôt les rats s'attaquèrent aux yeux et se firent un nid dans la cervelle ; sur la voûte deux bras sans tête implorent toujours ; et pendant longtemps des orbites vides et noirs rirent à la lune.

Un jour, des moines gris ont campé près de la citerne. Le Saint n'était plus avec eux ; un petit homme gras le remplaçait. Il examina les ossements et se pencha pour voir la tête :

« Je ne sais, dit-il, si cet homme est mort en martyr ; mais, quant à son salut, je vous dirai que, s'il n'est bienheureux, il n'en a pas moins une place fort honorable au ciel. »

TABLE DES MATIÈRES


AD PORTVM